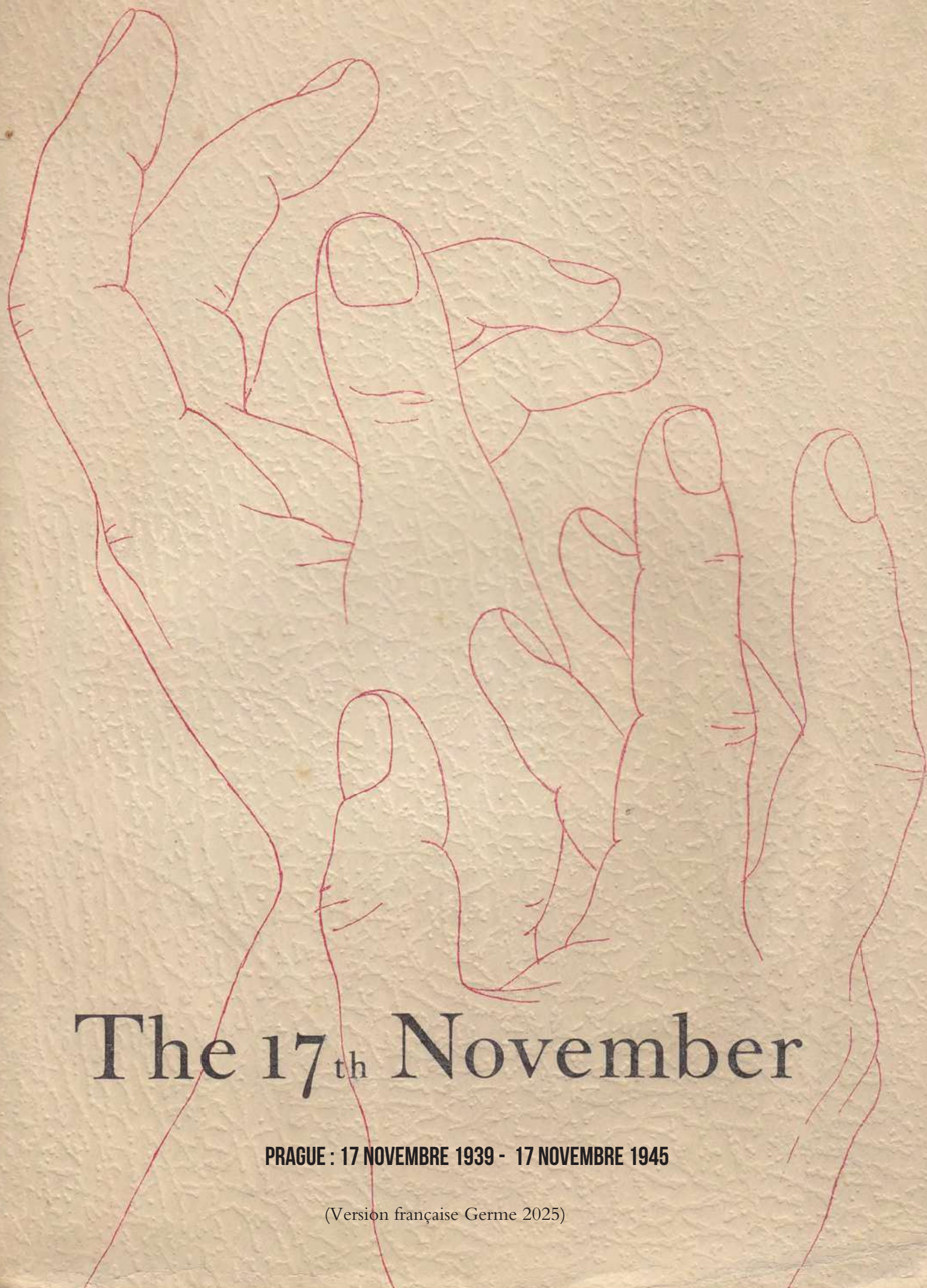




The 17th November

PRAGUE : 17 NOVEMBRE 1939 - 17 NOVEMBRE 1945

(Version française Germe 2025)

MESSAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Il y a peu de jours dans l'année aussi mémorables que le 17 novembre 1939. Une journée mémorable, mais pour tous les contemporains, une journée pleine d'horreur en raison des atrocités commises ce jour-là par nos oppresseurs, des atrocités commises principalement contre ceux qui devaient être les principaux porteurs des valeurs spirituelles de la nation et qui étaient destinés à défendre la richesse de notre héritage moral, en premier lieu avec des armes spirituelles, un héritage que les Allemands s'efforçaient d'arracher de nos cœurs et d'effacer de nos âmes. Pourtant, cette journée, avec toute l'horreur qui a balayé la nation à ce moment-là, allait devenir presque solennelle.

Les victimes innocentes parmi les étudiants tchécoslovaques ont fait battre plus fort le cœur d'une nation étouffée ; ce jour-là, comme un manifeste, l'attitude de nos oppresseurs a proclamé à nouveau au monde entier leur programme d'inhumanité, une inhumanité que le monde n'aurait pu imaginer jusqu'alors, même dans les endroits les moins civilisés.

Néanmoins, ce même monde a immédiatement compris ce que signifiait ce massacre des étudiants de Prague.

En effet, pour nous à l'étranger, c'était le premier signe clair et franc de résistance au nazisme, un signe suffisamment évident pour ne laisser aucun doute, une expression de la jeune génération et de notre jeunesse étudiante, qui prouvait que notre jeunesse étudiante a le droit d'être considérée non seulement comme la fleur de la jeunesse, mais aussi comme la fleur de toute la nation.

Ainsi, dans leur pays, les étudiants victimes du 17 novembre 1939 ont uni et soudé de leur sang l'ensemble du peuple tchèque dans le lien le plus étroit, dans la détermination de leur courageuse résistance contre tout le nazisme et donc contre tout ce qui corrompt, sape et détruit moralement et spirituellement la dignité humaine. Il en allait de même à l'étranger. Le monde entier a pris conscience et a su que non seulement la nation tchèque était écrasée sous une oppression politique terrible,

LA RÉSISTANCE DES ÉTUDIANTS TCHÉCOSLOVAQUES ENTRE 1939 ET 1945

mais que la nation tchèque et, surtout, sa jeunesse, ses étudiants, qui représenteraient un jour la nation dans les affaires internationales et les influenceraient, dont le poids compterait dans leur direction et leur contrôle, résistaient, résistaient avec dignité, héroïsme et courage.

Ainsi, fondé sur ces réalités, le mémorable 17 novembre 1939 est devenu symboliquement la Journée internationale des étudiants.

Peut-être n'avons-nous pas encore eu l'occasion, dans la précipitation des premiers mois qui ont suivi la Révolution, de prendre pleinement conscience de la portée et de l'importance internationale de cette réalité. Le premier Congrès international des étudiants nous rappellera son importance. Non seulement par le souvenir de certains détails, mais aussi par la présence de délégués de tant de nations. Quelle est la profondeur de sa signification pour notre État et notre nation ! En effet, la reconnaissance du 17 novembre 1939 comme Journée internationale des étudiants est en même temps une reconnaissance de tous les devoirs qui lient le monde entier à la nation tchécoslovaque dans cette Grande Guerre. Ainsi, même les étudiants victimes ont contribué dans une large mesure à la reconnaissance internationale de nos droits et de nos revendications.

En même temps, c'est une obligation pour nous envers notre pays et l'étranger. Nous ne devons pas dévier le moins du monde de notre position digne, courageuse, héroïque et surtout hautement morale, qui nous a valu tant de respect à l'étranger, ni oublier l'obligation que nos jeunes étudiants, qui restent l'idéal du peuple, de la nation et de l'État, devront fidèlement remplir.

DR EDWARD-BENEŠ,
Président de la République tchécoslovaque.

L'UNIVERSITÉ CHARLES ET LA SCIENCE TCHÈQUE EN RÉVOLTE

Presque aucune université au monde n'est située à un carrefour aussi animé du monde politique que l'université Charles de Prague. Son destin a souvent été influencé par les changements politiques de notre pays. La position exposée de notre nation, la seule des pays slaves à avoir conservé sa place d'origine à l'ouest des autres pays slaves, a été la cause des souffrances de la culture tchèque ainsi que de toute la nation, et la raison pour laquelle elle a principalement souffert des Allemands. Cependant, les souffrances de ces six dernières années, de 1939 à 1945, ont dépassé toutes les autres calamités de son histoire. Les tensions culturelles entre les deux nations différentes vivant côte à côte auraient pu être un élément favorable au développement de la science, mais notre science n'a guère pu tirer profit de la proximité des Allemands, car les tensions entre les deux nations étaient d'ordre politique. Cela est particulièrement vrai pour la seconde moitié du siècle dernier et pour le siècle actuel. Notre université allemande est devenue de plus en plus le porte-parole de la politique de la « Grande Allemagne » et la science des Allemands de Bohême-Moravie s'est orientée de plus en plus vers la science allemande. La science tchèque est devenue impopulaire et, malgré les efforts acharnés déployés du côté tchèque par les scientifiques tchèques et le gouvernement tchécoslovaque, les relations entre l'université Charles et l'université allemande de Prague se sont détériorées. Elles se limitaient à quelques contacts sur des questions techniques, et la plupart des professeurs allemands ne s'y intéressaient même pas.

En 1927, en tant que professeur à l'université Masaryk de Brno, j'ai été envoyé pour inviter l'université allemande de Prague à participer à l'« Exposition de la culture contemporaine » qui s'est tenue en 1928 dans le cadre des célébrations du premier décennie de la République. La façon dont j'ai été reçu m'a fait douter de la possibilité d'une collaboration scientifique avec nos Allemands. La faible représentation de nos institutions scientifiques allemandes à l'exposition a confirmé mes doutes. Même à cette époque, nos collègues allemands à Prague se sentaient très « pangermanistes »•

L'université allemande de Prague, ainsi que son établissement jumeau, le lycée technique allemand de Prague, sont restés des corps étrangers dans l'organisme culturel de la République tchécoslovaque et ont finalement montré leur vrai visage en se convertissant au hitlérisme,

ce qui n'a pas posé de problème particulier à la culture allemande en Tchécoslovaquie. S'il est vrai que la culture doit unir les nations et qu'elle est l'un des éléments humanisants de l'humanité, alors la culture de la minorité allemande dans notre pays était une exception. Non seulement elle a empêché l'amitié entre les Tchèques et les Allemands dans un État qui offrait beaucoup plus de possibilités à la minorité allemande et à sa culture que n'importe quelle autre minorité dans d'autres États, mais elle est devenue infidèle à son État, un ennemi qui s'est prêté à la trahison. Il faut reconnaître qu'il y avait quelques personnes honnêtes parmi les professeurs allemands qui essayaient de vivre en bons termes avec la culture tchèque, mais malheureusement, elles étaient très peu nombreuses, pas assez pour convaincre les autres de l'idéal de Masaryk : le travail commun des différentes nationalités en Tchécoslovaquie.

Les différences entre la science tchèque et allemande, entre l'université Charles et l'université allemande de Prague, ont atteint leur apogée lorsque, après 1933, le nazisme a commencé à pénétrer l'intelligentsia allemande en Tchécoslovaquie. Alors que l'université allemande suivait Hitler et que les professeurs allemands propageaient le racisme, l'antislavisme et l'antisémitisme, les professeurs et les docteurs tchèques de Prague et de Brno se sont armés contre ce poison et, en 1934, l'Académie tchèque a publié un livre intitulé « L'égalité des races européennes », édité par le professeur Karel Weigner.

Dans cet ouvrage, publié sur les conseils de T. G. Masaryk, la culture tchèque rejetait calmement les questions raciales d'une manière digne et critique. Des comptes rendus détaillés de cet ouvrage ont été publiés dans plusieurs magazines (dont certains allemands) grâce au soin apporté par des scientifiques tchèques. Et tandis que les scientifiques allemands faisaient preuve d'un grand enthousiasme pour le fascisme hitlérien, les professeurs tchèques, en collaboration avec d'autres travailleurs de la culture, ont formé un groupe autour du comité « Nous resterons fidèles », qui, à partir de 1937, a protégé le principe démocratique par son travail politique actif.

Plusieurs chapitres de ce livre ont été écrits par les docteurs Arthur Brožek, Jiří Horák, Karel Chotek, Jiří Malý, Jindřich Matiegka, L. Niederle, Hynek Pelc, Vlad. Růžička et Karel Weigner. Pendant l'occupation, le professeur Pelc a été exécuté, le professeur Horák emprisonné et le professeur Malý interrogé. Les autres, à l'exception du professeur Chotek, n'ont pas survécu à l'occupation. La famille du Dr Weigner

a beaucoup souffert de la persécution allemande. C'est à cette époque qu'a également été fondée la « Société pour la recherche scientifique sur la question raciale », dont les dirigeants étaient le Dr Weigner, le Dr Bohumil Němec et l'auteur. La société était un centre de lutte contre le racisme. Seuls deux Allemands n'ont pas eu peur de devenir membres et d'assister aux réunions (le professeur Armin Tschelmak, physiologiste, et le professeur de génétique F. Mainx, qui était en désaccord avec l'université allemande en 1939). M. Vančura, président de cette société et prêtre de l'Église tchécoslovaque, a été emprisonné dans des camps de concentration pendant toute la durée de la guerre.

Ce comité a été créé à l'origine pour soutenir la démocratie en Espagne. Le manifeste « Nous resterons fidèles » a recueilli plus d'un million de signatures dans toute la république. Parmi les dirigeants de cette société figurait le Dr Josef Fischer de l'université Charles, exécuté par les nazis, et le vice-président, le Dr Pesek, torturé dans les prisons et les camps de concentration allemands, qui est mort d'épuisement peu après son retour

- chez lui. Le président était l'auteur de cet article. Si je me souviens bien, certains des membres étaient des professeurs d'université, parmi lesquels le Dr Slavík, recteur de l'université Charles, minéralogiste, et le professeur Spaniel de l'Académie des arts. Ils ont tous deux été emprisonnés et la femme du Dr Slavík a été torturée à mort par les nazis. La véritable persécution de la science tchèque a commencé avec l'accord de Munich.

Même avant l'abdication du président Beneš et Munich, la police d'État de Prague, sous les ordres du ministre de l'Intérieur, a commencé à persécuter les scientifiques tchèques actifs dans la politique progressiste. Le gouvernement de Beran voulait se débarrasser de certains professeurs et docteurs et, à cette fin, il a demandé au Dr Hácha de signer un décret spécial qui abolissait pratiquement l'autonomie universitaire et rendait les professeurs d'université inamovibles. Le professeur de langue et de littérature serbes de Lusace, Josef Páta, reçut l'ordre de quitter sa branche spéciale et d'enseigner le bulgare à la place. Au sein du « Parti de l'unité nationale », une commission raciale fut créée afin de tenter de forcer les scientifiques tchèques à se tourner vers l'Allemagne, mais sans succès.

Parmi les docteurs tchèques en anthropologie, biologie et anatomie, aucun n'était prêt à défendre la théorie raciale allemande. Plus tard,

après l'occupation allemande, une commission similaire fut créée au sein du parti de Hácha, « Responsabilité nationale », et sa direction fut confiée au professeur de psychologie vétérinaire Dr Teyrovsky, de Brno.

Mais tout cela n'était qu'un prélude. Les choses sérieuses commencèrent après l'invasion de la République par les troupes allemandes le 15 mars 1939. Derrière les troupes venait la Gestapo, qui s'installa immédiatement et se mit au travail. Je ne sais pas si les scientifiques tchèques étaient déjà persécutés à cette époque, mais une censure secrète des lettres et une écoute des appels téléphoniques ont commencé. Sous la protection des nazis, « Le Drapeau » et « La Lutte aryenne » ont semé une terreur croissante. Dans cette atmosphère, les conférences ont commencé à perdre leur lien direct avec les événements politiques et les conférenciers devaient faire très attention à ne donner aucun motif de persécution.

L'ambiance de cette époque est caractérisée par les événements suivants : alors que je donnais une conférence sur l'action des grandes molécules labiles de l'albumine au cours de la vie et que je citais comme exemple les grands atomes radioactifs, en disant qu'ils étaient trop gros et donc faibles, ce qui m'amenait à conclure que chaque ensemble, après avoir atteint sa taille optimale, devient labile, les auditeurs ont montré qu'ils comprenaient ce que j'essayais de dire. Lors d'une conférence publique, j'ai mentionné l'action d'une quantité minimale d'hormones et j'ai dit que la biologie nous apprend à ne pas tenir compte de la taille ; la réaction des auditeurs a été dangereusement vive. Les visiteurs des conférences à cette époque avaient besoin de telles allusions pour leur propre force intérieure.

Le jour où la guerre avec la Pologne a éclaté, le 1er septembre 1939, les arrestations ont commencé selon les listes de noms qui avaient été préparées par la 5e colonne allemande. La préparation de ces arrestations était l'œuvre de Heydrich, comme Himmler l'a admis plus tard dans son discours lors des funérailles de Heydrich.

Parmi les personnes arrêtées se trouvaient quelques professeurs ainsi que d'autres personnalités connues de notre centre social. En trois ou quatre jours, au moins un millier de personnes ont été arrêtées dans toute la République. La prison de Pankrác était surpeuplée. Après y avoir passé une semaine, tous, à l'exception de quelques personnes âgées et malades, ont été emmenés dans des camps de concentration, principalement à Dachau, puis à Buchenwald. Heureusement, de

LE 17 NOVEMBRE

nombreux scientifiques tchèques ont réussi à quitter le pays avant le déclenchement de la guerre. La plupart d'entre eux sont passés par la France et la Hollande, d'autres par la Pologne et la Yougoslavie. Ils ont presque tous pris part à notre combat à l'étranger, regroupés autour du président Beneš et de son gouvernement. Leurs familles ont été très sévèrement persécutées et, s'il n'y avait pas d'autres soupçons graves à leur encontre, elles ont été internées dans le camp de Svabotořice.

Le 28 octobre 1939, des combats de rue ont éclaté à Prague. Ce jour-là et la veille, des gens se tenaient sur la place Saint-Venceslas et ailleurs pour vendre des insignes, des médailles de Masaryk et des drapeaux tricolores, qui étaient naturellement très demandés et se vendaient rapidement. On pouvait y voir une certaine ruse de la Gestapo. Parmi la foule qui est descendue dans la rue pour manifester le 28 octobre, il y avait des agents armés qui ont provoqué les gens. L'étudiant en médecine Jan Opletal, qui se cachait sans arme dans un passage, fut abattu d'une balle dans l'estomac par un agent allemand. Malgré les efforts désespérés des médecins, il mourut à l'hôpital. Ses funérailles eurent lieu le 15 novembre et un grand nombre d'étudiants y assistèrent. Le cortège funèbre, très calme et pieux, traversa la place Albert, mené par le doyen de la faculté de médecine, le Dr Hájek. Au coin de la rue, ils ont chanté des hymnes, ainsi que l'hymne national slovaque, après quoi l'ordre n'a plus pu être maintenu. La tension s'est dissipée et les étudiants ont ouvertement montré la sincérité de leur âme et de leur cœur. Dans la rue Voršil, une voiture qui aurait appartenu à Frank a été renversée. Il a effectivement parcouru les rues et contrôlé les manifestations.

Le lendemain fut calme ; c'était le dernier jour de nos cours. Le 17 novembre, toutes nos universités furent soudainement occupées ; certaines tranquillement, d'autres avec plusieurs coups de feu, en particulier l'université Masaryk, où les étudiants se défendirent. Les bâtiments de l'école technique tchèque de Dejvice furent occupés tôt le matin, le bâtiment de la place Charles, qui était vide, fut « capturé » par une troupe de soldats armés cachés dans un parc voisin. Les bâtiments de l'université à Albertov et dans les environs, ainsi que tout le quartier universitaire à l'est d'Albertov, ont été occupés. À l'Institut Purkyně, les professeurs, assistants et employés qui y vivaient ont été chassés en sous-vêtements avec leurs familles tôt le matin et contraints d'attendre dans le hall d'entrée gardé par des SS armés de baïonnettes, pendant qu'une fouille approfondie était effectuée dans le bâtiment. D'autres instituts

ont été traités de la même manière. Chaque bâtiment était gardé par un important contingent de SS et personne n'était autorisé à entrer ou à sortir. Dans le même temps, un grand nombre d'étudiants ont été arrêtés dans les collèges ou dans des logements privés. Le long des rues et autour de l'université, des voitures de police circulaient pour rassembler toutes les foules qui discutaient dans les rues. Les personnes arrêtées ont été emmenées dans les casernes des SS à Ruzyň, où neuf leaders étudiants ont été exécutés, dont le professeur d'histoire Dr Matoušek.

Les bouleversements et l'angoisse qui ont résulté de tout cela étaient plus grands que les mots ne peuvent l'exprimer. On a entendu parler d'autres exécutions de professeurs, certains

également de Brno, mais ce n'étaient que des rumeurs. Ce qui s'était réellement passé suffisait à nous faire comprendre que le monde scientifique et les études universitaires allaient disparaître en Bohême et en Moravie. Certains pensaient que les universités resteraient fermées seulement pendant quelques mois, un trimestre ou une année, mais pas pendant trois ans comme cela avait été officiellement annoncé. Cette intervention sans précédent suscita un certain espoir et l'on parla d'une possible aide diplomatique de la Russie ou des États-Unis. D'autres prédisaient que les universités ne rouvriraient même pas dans trois ans si la guerre durait plus longtemps, et que Frank voulait les détruire complètement. Son discours de 1942 prouva qu'ils avaient raison.

La fermeture des institutions fut exécutée, mais elle ne fut pas complète. Nous avons reçu des informations de la part de propriétaires fidèles vivant dans les institutions au sujet du travail des soldats dans nos laboratoires : certains petits articles furent passés en contrebande, ainsi que certaines correspondances dangereuses. Le protecteur Neurath a publié un avis indiquant que, bien que les écoles aient été fermées, ce qui signifiait la fin de l'enseignement, le gouvernement allemand n'avait pas l'intention d'arrêter les travaux scientifiques. Par conséquent, certains établissements d'intérêt public, ceux travaillant pour l'armement allemand et d'autres établissements auxiliaires devaient rester ouverts. Cet avis a suscité un grand espoir, mais pas pour longtemps. Frank y a veillé. Les établissements pour les docteurs en droit et en anatomie pathologique ont été ouverts, mais uniquement pour les travaux publics. Les cliniques étaient autorisées à fonctionner, mais uniquement en tant que services hospitaliers. Les travaux scientifiques étaient interdits et le directeur allemand de l'hôpital général de Prague veillait, de

manière peu agréable, à ce que les professeurs ne tentent pas de mener des travaux scientifiques. Ils étaient suivis jusqu'à leur domicile afin qu'ils ne puissent entretenir aucune relation avec leurs étudiants. Toute tentative de travail scientifique était considérée comme un acte de sabotage contre les Allemands.

Le professeur de zoologie de l'université Charles, le Dr Štorkán, a été arrêté pour avoir participé à une excursion scientifique en dehors de Prague avec deux auditeurs, dont l'un était un membre de sa famille. Il a été relâché, mais exécuté à la première occasion pour d'autres raisons. En 1942, l'« Institut national de biologie » a été créé, dans lequel les membres de l'institution biologique fermée de l'université ont été organisés pour aider les travaux scientifiques et avec le soutien du ministère de la Santé. Cette institution a été fermée par la Gestapo en juin, ses membres ont été interrogés et leur argent (un quart de million de couronnes) et leurs autres biens ont été confisqués.

Le matériel des institutions fermées fut laissé à l'abandon pendant un certain temps, à l'exception des petits objets qui furent volés par les soldats au début, en particulier les appareils photographiques. Plus tard, un ordre fut donné aux institutions et cliniques allemandes d'emprunter aux institutions tchèques les articles qui n'étaient pas disponibles sur le marché libre. Des expéditions de professeurs et de médecins allemands se rendirent dans les institutions scientifiques tchèques et demandèrent l'aide des professeurs tchèques. Ils emportèrent tous les articles de valeur dans le cadre d'un programme dit « prêt-bail ». Tout a été fait de manière strictement commerciale. Tout a été signé. Peu de temps après, cependant, les institutions ont été occupées par des professeurs allemands. Un grand bouleversement a eu lieu, les bibliothèques et les facultés ont été échangées et tous les arrangements ont été modifiés. Les Allemands se sont installés sans la moindre hésitation ni difficulté à l'université Charles. Les livres ont surtout souffert de ce changement, car l'idée était de tous les détruire. Frank, ancien libraire, fit preuve d'une grande habileté pour détruire les livres de la manière la plus rapide et la plus efficace possible. Les déménagements furent effectués à l'aide de camions de déménagement et les livres furent jetés dans des paniers. Ils furent empilés sans aucun ordre ni soin particulier. Les collections de modèles, d'images et d'appareils furent traitées de la même manière. Heureusement, toutes les institutions ne connurent pas le même sort.

LA RÉSISTANCE DES ÉTUDIANTS TCHÉCOSLOVAQUES ENTRE 1939 ET 1945

Les professeurs, les docteurs et les assistants furent d'abord laissés à eux-mêmes. Plus tard, les professeurs furent placés en pension, d'autres devinrent employés dans divers bureaux. La vie scientifique devait s'arrêter complètement. Mais cela ne se produisit pas. Au début, une sorte de compensation fut accordée pour les cours universitaires dans les classes du soir, mais il ne s'agissait que d'une tentative pour contourner la réglementation et cela ne dura pas longtemps. Le véritable travail scientifique fut réduit aux branches pratiques, en particulier la médecine, et le Magazine des médecins tchèques fut l'un des rares à maintenir en vie une partie des connaissances médicales tchèques. Les autres branches scientifiques étaient dans une situation pire, mais malgré tout, elles n'ont pas complètement cessé de fonctionner. Les branches expérimentales ont subi le pire sort, car il n'était pas possible de travailler sans équipement de laboratoire. La branche administrative n'était pas si mal lotie, car elle avait accès à la littérature de l'université et d'autres bibliothèques. Les bibliothèques ont été plutôt bien traitées. La bibliothèque de l'université de Prague, en particulier, est restée presque intacte. Les Allemands comptaient rester définitivement à Prague et ont gardé la bibliothèque pour eux. Par crainte des raids aériens, ils emportèrent un certain nombre de livres pour les entreposer, de sorte que des milliers de volumes furent retrouvés à Karlštejn, Havlíčkův Brod, etc. La bibliothèque universitaire fut rouverte après plusieurs mois et même les scientifiques tchèques furent autorisés à la fréquenter. Dans la salle de lecture réservée aux professeurs et aux docteurs, ils rencontraient quotidiennement des membres de plusieurs facultés et, naturellement, les discussions chuchotées qui s'y tenaient ne portaient pas sur la science, mais sur la politique et la résistance. Les assistants nous ont informés qu'il y avait un service secret de la Gestapo dans le bâtiment.

La grande perte de l'université Charles a été le retrait d'objets historiques et symboliques, certains des insignes de l'université ayant disparu sans jamais être retrouvés. C'est l'or qu'ils contenaient qui a tenté les Allemands. Le livre du recteur, qui contenait les signatures de tous les recteurs depuis l'Antiquité, dont celle de Jan Hus et celle des fondateurs, a également été perdu. Mais la plus grande perte a été celle des professeurs et des docteurs de l'université Charles.

Voici la liste complète des universitaires tchèques qui ont été exécutés et torturés à mort par les Allemands entre 1939 et 1945 :

LE 17 NOVEMBRE

L'UNIVERSITÉ CHARLES :

FACULTÉ DES LETTRES :

1. Dr Josef Páta, professeur de langue et de littérature serbes de Lusace (exécuté)
2. Dr Josef Fischer, maître de conférences en sociologie (exécuté)
3. Dr Arnošt Kraus, professeur d'histoire de la littérature allemande (mort à Terezín)
4. Dr Josef Matoušek, maître de conférences en histoire (exécuté le 17 novembre 1939)
5. Dr Bedřich Mendl, professeur d'économie (s'est suicidé pour sauver sa famille)
6. Dr Kamil Krofta, professeur d'histoire, ministre des Affaires étrangères de la République tchécoslovaque (après son retour de Terezin, il est mort des suites de ses souffrances)

FACULTÉ DE MÉDECINE :

1. Dr Hynek Pelc, professeur de médecine sociale (exécuté)
2. Dr Vladimír Bergauer, maître de conférences en biologie générale (gazé avec sa femme dans les chambres à gaz de Mauthausen)
3. Dr Alexander Gjurič, maître de conférences en médecine interne (exécuté)
4. Dr Jan Levit, maître de conférences en chirurgie (exécuté)
5. Dr Jan Jesenský, maître de conférences privé en dentisterie (exécuté) . . .
6. Dr Jiří Franta, maître de conférences privé en ophtalmologie (mort dans un camp de concentration, sa femme exécutée)
7. Dr Vladimír Tůma, maître de conférences privé en histologie (battu à mort dans la prison de Pankrác)
8. Dr Leo Tausig, professeur de psychiatrie (exécuté) . . .
9. Dr Emil Zikround, professeur de gynécologie (tué lors d'un raid aérien)
10. Dr Miloš Nedvěd, maître de conférences adjoint (mort dans le camp de Terezin)
11. Dr František Procházka, maître de conférences (mort à Terezin)
12. Dr Vladimír Vacek, maître de conférences (exécuté)

LA RÉSISTANCE DES ÉTUDIANTS TCHÉCOSLOVAQUES ENTRE 1939 ET 1945

13. Dr Bohuslav Došlik, maître de conférences (mort d'une infection à Terezín)

FACULTÉ DES SCIENCES :

1. Dr František Závíška, professeur de physique théorique (mort pendant son transfert depuis le camp de concentration)
2. Dr Václav Dolejšek, professeur de chimie physique (mort à Terezín)
3. Dr Jan Auerhan, professeur de statistiques (exécuté)
4. Dr František Ulrich, professeur de cristallographie (mortellement blessé lors de son arrestation)
5. Dr Jaroslav Štorkán, professeur de zoologie (exécuté)
6. Dr Radim Nováček, maître de conférences en minéralogie (exécuté)

Au total, l'université Charles a perdu 25 universitaires, dont 13 professeurs et 8 maîtres de conférences, à la suite de l'occupation allemande. La faculté de médecine a été la plus touchée, tandis que les facultés de théologie et de droit ont traversé cette période terrible sans perdre aucun membre exécuté ou torturé. Mais même les professeurs et les chargés de cours de ces facultés ont été emprisonnés et envoyés dans des camps de concentration.

Les pertes directement causées par les Allemands dans d'autres instituts sont les suivantes :

INSTITUT TECHNIQUE TCHÈQUE DE PRAGUE :

1. Dr Ing. Viktor Felber, professeur de mécanique (exécuté)
2. Dr Jaromir Šámal, professeur de zoologie (exécuté)
3. Dr Ing. Leopold Šrámek, professeur de technologie électrique générale (exécuté)
4. Dr Jindřich Svoboda, professeur d'astronomie sphérique (mort des suites de son emprisonnement)
5. Ing. Otakar Runa, maître de conférences en mécanique technique (exécuté)
6. Ing. Oldřich Mines, maître de conférences en mécanique technique (mort à Auschwitz)
7. Ing. Karel Kásík, maître de conférences à l'Institut d'hydraulique (exécuté)

LE 17 NOVEMBRE

L'UNIVERSITÉ MASARYK (BRNO) :

FACULTÉ DE DROIT :

1. Dr Bohumil Baxa, professeur d'histoire du droit bohémien (exécuté)
2. Dr Jan Vážný, professeur de droit romain (mort dans un camp de concentration)

Faculté des lettres

1. Dr Vladimír Groh, professeur d'histoire ancienne (exécuté)
2. Dr Jan Uher, professeur d'éducation (exécuté)
3. Dr Vladimír Helfert, professeur de musique (mort d'une infection à Tercz(n))
4. Dr Josef Tvrđý, professeur de philosophie (exécuté à Mauthausen)
5. Dr Stanislav Sahánek, maître de conférences en philologie germanique (mort dans un camp de concentration)
6. Dr Bedřich Václavek, maître de conférences en littérature tchèque (mort dans un camp de concentration)

FACULTÉ DE MÉDECINE :

1. Dr Karel Horák, professeur d'anatomie (exécuté)
2. Dr Jan Florian, professeur d'histologie et de biologie (exécuté)
3. Dr Miroslav Křivý, professeur de neurologie et de psychiatrie (mort en prison)

FACULTÉ DES SCIENCES :

1. Dr Vojtěch Rosický, professeur de mycologie (exécuté)
2. Dr František Koláček, professeur de géographie (exécuté)
3. Dr Antonín Šimek, professeur de chimie physique (exécuté)
4. Dr František Schacherl, maître de conférences (mort dans un camp de concentration)

INSTITUT TECHNIQUE BENEŠ (BRNO) :

1. Ing. Adolf Zobač, maître de conférences (exécuté)
2. Dr Josef Sahánek, professeur de physique technique (mort dans un camp de concentration)
3. Ing. Dr Vladimír Němec, maître de conférences en chimie
4. Ing. V. Beneš, maître de conférences

LA RÉSISTANCE DES ÉTUDIANTS TCHÉCOSLOVAQUES ENTRE 1939 ET 1945

5. Dr Bohuslav Hrudíčka, maître de conférences
6. Dr Jaroslav Mrkos, maître de conférences
7. Ing. Jaroslav Potoček, maître de conférences
8. Dr Bohumil Kladivo, professeur de géodésie (mort des suites des persécutions)
9. Dr Bedřich Pospíšil, maître de conférences (mort des suites des persécutions)

INSTITUT VÉTÉRINAIRE (BRNO) :

1. Dr Tomáš Vacek, professeur de physiologie (exécuté)
2. Dr Jan Bečka, professeur de chimie (exécuté)

Institut agricole (Brno) :

1. František Wenzel, maître de conférences
2. Ing. Blahoslav Čermák, commissaire aux instituts scientifiques (exécuté)
3. Dr August Bayer, professeur (mort à Mauthausen)
4. Dr Vladimír Krist, assistant-conférencier (mort dans un camp de concentration)

Au total, 100 membres des universités tchèques ont perdu la vie sous le régime nazi. Parmi eux, 90 étaient des professeurs et 10 des conférenciers.

Les raisons pour lesquelles les universitaires tchèques ont été exécutés, torturés ou emprisonnés étaient principalement la « haute trahison » ou « l'aide à l'ennemi ». Ces termes désignaient l'envoi d'informations sur la situation dans le pays à notre gouvernement à l'étranger, les organisations clandestines dans le pays, l'aide apportée aux victimes de la terreur nazie, la préparation de comités nationaux dans la nouvelle République. (Le Dr V. Maule, chef d'une section du ministère de l'Éducation, est mort à Terezin pour avoir aidé à jeter les bases de la vie scolaire dans la nouvelle République tchécoslovaque.) Mais lorsque certains professeurs se préparaient à l'ouverture des lycées, le fait d'avoir approuvé l'assassinat de Heydrich était une raison suffisante pour être condamné à mort. Être professeur ou docteur tchèque était une bonne raison pour recevoir la pire des condamnations, bien sûr sans aucune légalité. Même le moindre soupçon non prouvé était dangereux.

Alors que dans les catégories inférieures des travaux scientifiques, un certain nombre ont survécu à la période qu'ils ont passée en prison, c'était un risque terrible pour la vie des professeurs et des médecins arrêtés des catégories supérieures. Sur les 15 professeurs et médecins de

la faculté de médecine de Prague qui ont été arrêtés, seuls 6 sont restés en vie. Les pertes des écoles supérieures ont également été aggravées par la perte de plusieurs professeurs, qui ne pouvaient être remplacés à l'époque. Tout cela a entraîné une diminution du nombre de personnel scientifique dans les écoles supérieures en Tchécoslovaquie.

Par exemple, sur les 32 professeurs titulaires de la faculté de médecine de l'université Charles, seuls 17 étaient encore en poste lors de la rentrée en mai 1945. Le résultat obtenu par les Allemands pendant leur brève période de pouvoir sur l'université Charles et d'autres établissements d'enseignement supérieur fut le sacrifice d'un grand nombre de scientifiques tchèques et la tentative de destruction de la culture tchèque. (Liste des professeurs et docteurs des universités tchèques qui ont survécu à leur emprisonnement : Prague : Faculté de théologie : Kadlec, Beran, Mereš ; Faculté des lettres : Horák, Čadík, Hutter, Stloukal, Vacková, Galla, Vočadlo, Heidenreich, Krejčí, Václav Černý, Z. Vysoky ; Faculté de médecine : Bělehrádek, Charvát, Haškovec, Hněvkovský ; Faculté des sciences : Krajina, Slavík, Bydžovský ; Faculté de droit : Matějka, Drachovský, Krčmýr, Wenig, Tomsa, Bušek, Peška ; Brno : Čáda, Neumann, Bouček, Podlaha, Frcjka, Schachcrl, Kladivo, Vejdvovský, Král, Bláha.)

Nous ne pouvons expliquer le nombre élevé de victimes. Elles ne sont comparables à aucune autre classe de notre nation. Cela correspond au plan d'Adolf Hitler exposé dans « Mein Kampf ».

Les victimes des nazis mentionnées ci-dessus ne reflètent pas entièrement la réalité de la participation au mouvement de résistance de nos lycées. De nombreux autres scientifiques tchèques ont pris part à la résistance d'une manière ou d'une autre, souvent de manière si habile (comme par exemple le professeur Albert Pražák ou le professeur František Kadeřávek) que la Gestapo n'a rien pu découvrir à leur sujet. De nombreux membres des lycées tchèques ont participé au travail à l'étranger, autour du président de la République, le Dr Edward Beneš, et sont rentrés chez eux avec l'armée, dans laquelle se trouvent également deux professeurs d'université.

Liste non exhaustive de nos scientifiques tchèques actifs dans la lutte à l'étranger : Président de la République, Dr Edward Beneš, professeur à la Faculté des lettres de l'Université Charles ; Ministre de l'Éducation, Dr Zdeněk Nejedlý, professeur à la Faculté des lettres de l'Université Charles ; le ministre de la Santé, le Dr J. Procházka, docteur de

LA RÉSISTANCE DES ÉTUDIANTS TCHÉCOSLOVAQUES ENTRE 1939 ET 1945

la faculté de droit de l'université Masaryk ; d'autres scientifiques de Prague : le professeur Josef Skládal, le Dr V. Krůta, le Dr J. Brumlík, tous de la faculté de médecine, le professeur Jan Kazda, le Dr Stpě pán Osusky, le professeur Dr Odložilík, tous de la faculté des lettres. De Brno : le professeur J. L. Fischer, de la Faculté des lettres ; le professeur Jan Kabelík, de la Faculté de médecine.

Le sacrifice de notre petite nation et de sa culture, inscrit dans l'histoire des six dernières années, n'aurait eu aucun sens s'il n'avait pas également été une expression durable et marquante pour le monde, avec l'aide de Dieu, d'un monde meilleur et plus juste que celui qui n'a pas su éviter le fascisme et le nazisme.

Bien que nous soyons l'une des plus petites nations, nous possédons l'une des plus anciennes universités du monde. Si nous n'avons pas encore atteint le plus haut niveau de culture auquel nous aurions dû parvenir grâce aux efforts et au travail de notre nation, la faute en revient à notre situation géographique, à notre voisinage avec une nation qui, depuis des siècles, sème le trouble en Europe, nous obligeant à être constamment sur nos gardes et gaspillant ainsi notre énergie nationale reproductive. Le nouveau monde, qui ne veut pas seulement être celui des forts, mais aussi celui des justes, va-t-il veiller à ce que nous nous débarrassions à jamais de ce poids qui entrave l'essor de notre esprit national ?

Professeur Jan Bělehrádek,
Recteur de l'université Charles.

LES ÉTUDIANTS SUR LES BARRICADES

La barricade est une expression chargée d'une connotation révolutionnaire et romantique. Au XIXe siècle en particulier, elle est devenue une idée très connue et très populaire, et pendant les révolutions en France, en Pologne, en Italie, en Allemagne et en Bohême, les révolutionnaires ont combattu derrière des barricades contre les armées régulières. Les camarades étudiants de J. V. Frič se sont particulièrement distingués comme combattants sur les barricades en 1848. Pendant longtemps, leurs visages ont rayonné de la gloire de la révolution. Ils ont poursuivi leurs activités révolutionnaires en Slovaquie et ont contribué très activement au soulèvement de Prague en 1848 lors du Congrès slave. Enthousiasmés par les discours, les étudiants se sont empressés de libérer les Slovaques du joug magyar. Ils ont concrétisé l'idée diffusée dans les années 40 par Palacký, Šafařík et Kollár, à savoir qu'il était nécessaire de retirer la Slovaquie de la monarchie hongroise et de la rattacher à la couronne tchèque, une nouvelle terre de notre couronne, et d'établir ainsi une Slavaonie occidentale, une dynastie bohémienne.

Plus tard, des étudiants combattants comme ceux des barricades réapparaissent, mais à une échelle plus modeste. Ce n'est que temporairement que les barricades ont été utilisées dans les combats contre la police ou la milice alors que la Bohême faisait partie de l'Autriche, et ce pendant des périodes agitées par des événements ou des décisions importants. Ainsi, dans les années 90 ou pendant la campagne pour le suffrage universel en 1906, les étudiants se sont soulevés pour défendre nos droits. Lorsqu'ils ont été dispersés par la police ou la milice, ils ont érigé des barricades primitives. C'est pourquoi l'esprit de la barricade est resté dans nos esprits, prêt à être ravivé en cas d'urgence.

Nous étions loin de nous douter, le 5 mai 1945, que cet esprit allait resurgir dès le début de notre soulèvement contre les Allemands, lorsque nous avons décidé de les chasser du pays par nos propres moyens, avant que le front allié ne s'enfonce profondément en Bohême. C'est dans la nuit du samedi 5 au dimanche 6 mai que le Conseil national révolutionnaire tchèque a appris que les Allemands concentraient leurs troupes contre Prague et que le maréchal Schörner avait l'intention de se battre jusqu'au dernier homme dans notre secteur contre les Russes. Il nous est apparu clairement qu'il avait l'intention de s'enfermer dans Prague comme dans une forteresse et d'y résister obstinément aussi longtemps

que possible, tant que Prague ne serait pas détruite et que nous ne serions pas massacrés. Le Conseil national révolutionnaire tchèque était pleinement conscient de tous ces faits lorsqu'il s'est réuni à la gare de marchandises de Žižkov et c'est pourquoi l'ordre soudain a été donné dans la nuit du samedi au dimanche de construire des barricades afin d'aider à la résistance contre l'assaut préparé par les Allemands.

Obéissant à la suggestion du Conseil national, les étudiants et les ouvriers se sont immédiatement levés. Les combats de rue et les combats de maison en maison contre les Allemands battaient déjà leur plein le samedi 5 mai. Dès le début, les messages annonçaient leurs premières victimes. Les étudiants des deux sexes ont accompli des actes de bravoure et se sont révélés être les éléments les plus fiables, prêts à tout, indifférents à la vie ou à la mort face à l'ennemi, uniquement préoccupés par la libération du pays et du peuple et la destruction totale de l'idéologie allemande. L'idée des barricades leur vint à l'esprit, tentante et irrésistible. Partout, ils se mirent immédiatement au travail, encore pendant cette nuit pluvieuse qui vit de nombreuses personnes aider à barricader Prague contre l'ennemi. Le lendemain matin, 1 600 barricades avaient été érigées. À Vinohrady et dans certaines rues, nous avons observé les opérations et avons été étonnés par le haut niveau de compétence technique avec lequel ces barricades étaient construites. Le samedi après-midi, je me suis promené dans le quartier de Vinohrady, où se trouvait à l'époque le quartier général du Conseil national révolutionnaire tchèque, et j'ai été surpris de voir combien le nombre de barricades avait augmenté depuis le matin et à quel point elles étaient bien fortifiées. À certains endroits, elles étaient infranchissables et indestructibles. Partout où j'allais, il y avait des barricades et des jeunes, armes à la main, qui m'ordonnaient de m'arrêter. Partout, je devais montrer mes papiers et justifier ma présence. Les étudiants étaient très stricts et ne me laissaient pas entrer dans une rue ou une maison sans m'arrêter et m'interroger. J'étais très heureux de tout cela, réalisant que les étudiants avaient compris toute la signification des barricades, qu'ils se révélaient être des soldats, même s'ils ne pouvaient qu'improviser leurs activités militaires. Les étudiants et les ouvriers se tenaient devant les portes d'entrée, aux fenêtres, sur les toits, effectuaient des patrouilles et des missions de reconnaissance, et constituaient le facteur le plus fiable de la révolution.

LE 17 NOVEMBRE

Naturellement, beaucoup d'entre eux ont été blessés ou sont morts. Mais ils ont souffert et sont morts le sourire aux lèvres, pour la libération de leur pays, dans lequel ils ne pouvaient plus vivre en servitude. Ils se battaient pour un avenir meilleur et plus juste, pour une vie qui serait globalement plus riche et plus belle. C'est avec mélancolie que j'ai regardé ces tombes où reposaient souvent nos meilleurs espoirs. Mais leurs proches ont puisé de la force dans l'idée que ceux qui étaient tombés avaient fait la gloire de leur famille et prouvé que nous étions capables de braver l'ennemi et de régler nos comptes avec lui. À l'hôpital, les blessés ne se plaignaient même pas et n'attendaient que le moment où ils pourraient à nouveau participer à la vie et reprendre leurs études.

Très souvent, les étudiants rendaient de précieux services en aidant illégalement à la préparation du mouvement clandestin, agissant souvent comme partisans. Ils furent les premiers combattants clandestins sur les barricades dans l'ombre de la conspiration, tout comme ils avaient été les premiers martyrs et les premières victimes du despotisme étranger. Des centaines et des milliers d'étudiants des universités et des lycées furent jetés en prison et dans des camps de concentration par les Allemands, probablement en plus grand nombre le 17 novembre 1939.

De leurs souffrances, de leur martyre et de leur mort est née cette haine irréconciliable qui a envahi chacun de leurs camarades, le désir de se venger, de faire payer les Allemands. Tout le monde a donc contribué à préparer le soulèvement et a redoublé d'efforts dans le mouvement clandestin pour remplacer l'ami afin que chaque étudiant soit prêt lorsque l'heure de la vengeance viendrait. Les statistiques montreront un jour les noms et les données de tous les étudiants ayant participé au soulèvement et à la révolution dans leur pays. Le public sera alors surpris de découvrir que la majorité des étudiants y ont pris part et qu'ils ont grandement contribué à notre libération.

Les étudiants ont offert leur aide pour la reconstruction de leur propre pays. Ils étaient nombreux au siège du Conseil national révolutionnaire tchèque. Ils effectuaient toutes sortes de tâches et considéraient comme un honneur d'être présents partout où il se passait quelque chose. Les combattants des barricades se sont transformés en « ceux que l'on voulait » pour tout type de travail, leur mot d'ordre étant une coopération volontaire et dévouée.

LA RÉSISTANCE DES ÉTUDIANTS TCHÉCOSLOVAQUES ENTRE 1939 ET 1945

Nos étudiants, hommes et femmes, ne nous ont jamais déçus ni laissés tomber, malgré les énormes difficultés et les nombreuses restrictions de liberté individuelle qu'ils ont dû subir pendant l'occupation.

Ils ont été un atout inestimable dans la lutte contre l'ennemi pour notre libération et pour un développement favorable de notre situation après la guerre.

Les mots sont trop pauvres pour les remercier de tout ce qu'ils ont fait.

Dr Albert Pražák,

Professeur à l'université Charles de Prague.

LES SLOVAQUES ET LES UNIVERSITÉS TCHÈQUES

Alors que je commémore avec vous les événements tragiques du 17 novembre 1939, lorsque les nazis, dirigés par K. H. Frank, ont fusillé des représentants des étudiants de l'université tchèque, emmené des professeurs et des étudiants dans des camps de concentration et fermé les universités afin d'entraver les sources de la vie culturelle tchèque, je me sens du devoir de mentionner ce que les universités tchèques ont représenté pour les Slovaques et comment elles ont contribué à la libération de la nation slovaque.

Avant la Première Guerre mondiale, les Magyars, avec le comte Tisza à leur tête, ont entravé l'éducation scolaire des Slovaques avec tous les moyens dont disposait l'État. Les Slovaques qui souhaitaient donner à leurs enfants une éducation supérieure dans les écoles secondaires et les universités étaient contraints de les envoyer dans des écoles magyares ou allemandes à Budapest, Bratislava ou Vienne. Lorsque des écoles secondaires tchèques ont été construites dans le sud de la Moravie (au début, généralement aux frais des patriotes tchèques eux-mêmes), les patriotes slovaques ont envoyé leurs garçons dans ces écoles. Ainsi, par exemple, de nombreux garçons slovaques ont obtenu leur diplôme à l'école technique de Hodonín, construite en 1893 et dirigée par l'éminent historien tchèque et remarquable pédagogue Augustine Slavík. De même, de nombreux élèves ont obtenu leur diplôme à l'école d'Uherské Hradiště. (Notre ambassadeur à Washington, Vladimír Hurban, est diplômé de l'école de Hodonín.) Tous ces jeunes Slovaques, ainsi que ceux qui ont obtenu leur diplôme à Budapest, à Vienne et dans d'autres écoles allemandes ou magyares, étaient attirés, pourrait-on dire, comme par magie, par la Prague slave - ce conte de fées de pierre au-dessus de la Vltava - et par sa célèbre université et ses lycées, qui constituaient le noyau du milieu culturel très riche de Prague. Et ce n'est pas étonnant. À la tête de cette vie culturelle se trouvaient alors des personnalités scientifiques et artistiques de renommée mondiale, des philosophes, des avocats, des médecins, des chimistes, des linguistes, des musiciens, des ingénieurs, des peintres et des sculpteurs tels que : T. G. Masaryk, Čada, Goll, Jakubec, Vlček, Randa, Brauner, Zenger, Rayman, Gebauer, Antonín Dvořák, Mařák, Vrchlický et bien d'autres. Chaque nom appartient à

un érudit ou à un artiste dont la renommée a dépassé de loin les frontières de la Bohême ou de l'ancienne monarchie.

Dans cette splendide Prague, les étudiants slovaques ont reçu un accueil chaleureux. Ils entrèrent en contact avec des érudits, des politiciens, des ingénieurs et des artistes tchèques. Le professeur Masaryk eut une influence permanente et profonde sur la génération slovaque à la fin des années 90, et cette génération prépara la première libération des Slovaques du joug magyar.

Les étudiants slovaques furent accueillis dans des familles, de sorte qu'ils se sentirent chez eux à Prague. Ils se familiarisèrent avec le vaste courant de la vie nationale tchèque, très mûre, tant sur le plan culturel qu'économique. C'est dans cet environnement qu'ont grandi Milan Rastislav Štefánik, élève de l'astronome et physicien tchèque Zenger, ainsi que nos poètes Ivan Krasko (Botto), Kukučín, Nádaši, Tajovský et de nombreux autres Slovaques qui ont co-créé le nouvel État tchécoslovaque et sans lesquels la Slovaquie d'aujourd'hui n'existerait tout simplement pas.

La signification de cette coopération entre les intellectuels tchèques et slovaques est claire. Elle a conduit à la fondation de la Première République. Il n'est donc pas surprenant que Hitler, souhaitant détruire à jamais la République tchécoslovaque, ait séparé la Bohême et la Moravie de la Slovaquie par une frontière hermétiquement fermée ; la garde Tiso a tenté d'extirper de la jeune culture slovaque et de l'art slovaque tout ce qui était ne serait-ce que légèrement influencé par la culture tchèque. À Prague, Hitler a placé K. H. Frank qui, dès que les événements du 17 novembre 1939 lui en ont donné l'occasion, s'est jeté comme une bête de proie sur les universités tchèques, pensant qu'il se débarrasserait ainsi des forces révolutionnaires qu'il craignait tant. Mais cet acte de bourreau n'a, Dieu merci, pas abouti, ni en Slovaquie ni dans les terres tchèques. Cela s'est vu lors de la révolte de Banská Bystrica en Slovaquie et lors de la révolte de Prague le 5 mai 1945. Et quand je repense à tout cela, moi qui suis un vieil homme, je vois comment tout ce qui a commencé à germer et à grandir il y a cinquante ou soixante ans dans les universités, au cœur même de la célèbre Prague slave, et qui s'est pleinement épanoui pendant la Première République, n'a été déchiré que temporairement.

LE 17 NOVEMBRE

Un grand travail de renouveau commence dans les universités, et je ne doute pas que très bientôt, une rivalité fraternelle, noble et culturelle entre les universités tchèques et slovaques verra le jour, au bénéfice des deux nations et de toute la République.

Dr Vavro Šrobár,
Ministre des Finances,
Premier président du Conseil national slovaque.

LE 17 NOVEMBRE AUX ÉTATS-UNIS

Pour familiariser le lecteur avec l'état d'esprit qui régnait aux États-Unis à l'automne 1939, je commencerai par un souvenir personnel.

Lorsque les Allemands ont fermé l'université Charles et ses institutions sœurs, je séjournais à Madison, dans le Wisconsin, où j'avais été invité à donner deux conférences sur l'histoire de la Tchécoslovaquie. L'après-midi du dimanche 19 novembre, j'ai acheté le New York Times et j'ai découvert les nouvelles des exactions allemandes à Prague, dont notre Alma Mater était la principale victime. Il m'a été assez facile de déchiffrer dans un article confus le nom de Joseph Matoušek, un jeune collègue de la section d'histoire. Mes conférences du lundi et du mardi ont évidemment été marquées par les nouvelles de Prague, qui étaient des plus irritantes et déprimantes, car elles ne racontaient qu'une partie de l'histoire, omettant tous les détails qui auraient permis de comprendre ce qui s'était réellement passé et qui avait été victime de la violence allemande. Il serait exagéré – et nombre de mes amis américains me corrigeraient sans doute – d'affirmer aujourd'hui, six ans plus tard, que le sort des universités tchèques a suscité de vives protestations de la part du public américain. Ce qui se passait alors à Prague, Brno et ailleurs a bien sûr été immédiatement compris par ceux qui avaient suivi des études en Tchécoslovaquie ou qui, grâce à leurs études et à leur expérience personnelle, avaient acquis une image précise des objectifs ambitieux inhérents à la politique du Troisième Reich. Lors de son congrès anniversaire, qui s'est tenu à la Nouvelle-Orléans à Noël, la section slave de l'Association des langues modernes a courageusement dévoilé la nature des mesures allemandes contre la vie culturelle tchèque et a fermement condamné l'attaque allemande contre l'université de Cracovie. De plus, les expressions de sympathie de nos amis, l'intérêt sincère pour le sort des étudiants et des professeurs bannis des salles de cours, des laboratoires et des bibliothèques, ainsi que les nombreuses questions posées lors des discussions qui ont suivi mes conférences, ont prouvé que le monde scientifique américain et les étudiants étaient pleinement conscients de l'enjeu. Mais le grand public n'a pas été sensibilisé par les nouvelles en provenance de Prague dans une mesure qui, à notre avis, aurait été à la hauteur de l'importance de l'événement. Et pourtant, il faut dire une chose pour rendre justice à tous : au cours des vingt années d'indépendance, nous n'avons pas

trouvé le temps de présenter au public lecteur du monde entier un bon livre sur le statut passé et présent de l'université Charles et sur la place accordée aux écoles de niveau universitaire dans notre vie nationale. De quelles sources le lecteur non initié pouvait-il connaître l'importance des bastions de la recherche et de l'enseignement libres contre lesquels les Allemands dirigeaient leur attaque délibérée ?

Les dates du 17 novembre 1940 et 1941 n'ont pas été passées sous silence ni oubliées, même aux États-Unis. Dans l'hémisphère occidental, nous n'étions qu'une poignée d'étudiants et d'enseignants universitaires. Ce que nous ne pouvions pas faire nous-mêmes a été accompli par des citoyens américains d'origine tchécoslovaque, des pédagogues américains et toutes les personnes qui comprenaient les implications et l'importance capitale de la lutte contre les dictatures et les semi-dictatures. Les discours prononcés lors du premier anniversaire, qui tombait pendant une période très difficile, étaient quelque peu modérés, mais en novembre 1941, à la veille de l'entrée en guerre des États-Unis, les universités et les collèges américains ont organisé plusieurs réunions commémoratives et la presse a accordé plus d'espace à l'événement. Lors d'une grande réunion au Metropolitan Opera House le 16 novembre 1941, le ministre des Affaires étrangères Jan Masaryk a rendu hommage aux étudiants morts et dispersés au début et à la fin de son impressionnant discours, qui a reçu un accueil enthousiaste du public.

Mais c'est le massacre de Lidice qui a finalement brisé la glace avec la grande communauté américaine. Aux États-Unis, au Canada et dans les républiques latines d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud, l'extermination de Lidice et le massacre de ses habitants ont fait bouger les eaux stagnantes. D'un seul coup, jeunes et vieux comprirent clairement ce que faisaient les Allemands, non seulement en Tchécoslovaquie, mais dans tous les pays qui étaient alors sous leur domination. Même les nations qui n'étaient pas immédiatement menacées par l'invasion allemande comprirent que le seul espoir de salut résidait dans une alliance solide entre les pays libres et dans une attaque à grande échelle contre l'Axe.

C'est dans ce contexte que se préparait le troisième anniversaire, le 17 novembre 1942. Une grande avancée a été réalisée lorsque le rassemblement international des étudiants, le 5 septembre à Washington, a déclaré le 17 novembre Journée internationale des étudiants et a appelé à des réunions mondiales pour démontrer l'unité des étudiants libres.

Le rassemblement de Washington est désormais considéré comme l'une des initiatives étudiantes les plus importantes de la Seconde Guerre mondiale. Des étudiants du monde entier y ont participé : une importante délégation a été envoyée par l'Union soviétique, des étudiants sont venus des coins les plus reculés d'Asie et d'Afrique, et les pays sous occupation allemande étaient représentés par des étudiants d'universités américaines. Le programme du rassemblement comprenait un discours radiodiffusé du président F. D. Roosevelt, transmis depuis la Maison Blanche vers toutes les régions du monde. Mme Eleanor Roosevelt a pris part aux discussions du rassemblement et s'est fait un devoir de contacter chaque section. Le contexte était très favorable à une proposition, appuyée par le groupe tchécoslovaque, visant à déclarer le 17 novembre Journée internationale des étudiants, motion qui a été adoptée à l'unanimité.

J'ai devant moi en ce moment un livre intitulé « The Way of Light. The Glory and Martyrdom of Czechoslovak Schools » (La voie de la lumière. La gloire et le martyre des écoles tchécoslovaques), publié par le Conseil national tchécoslovaque à Chicago en tant que contribution à la Journée internationale des étudiants. En collaboration avec le professeur J. L. Hromádka et le président de l'Union des étudiants tchécoslovaques, Ing. V. Andic, nous avons rédigé une critique de l'enseignement scolaire tchécoslovaque pendant l'ère de la liberté et de son sort sous l'occupation allemande. Le professeur S. H. Thomson, diplômé de l'université Charles, a écrit plusieurs souvenirs de ses études à Prague et de l'atmosphère qui régnait dans les amphithéâtres et les bibliothèques de Prague. Le dessinateur Antonin Peel-Pelc a conçu une couverture efficace pour la publication, qui a rapidement fait le tour des États-Unis et s'est répandue dans tous les pays anglophones. L'Institut Masaryk de New York a veillé à sa distribution en temps utile afin qu'elle puisse servir de base aux discours du 17 novembre.

Les notes que j'ai prises à cette époque ne sont toujours pas à ma portée et je ne peux pas me souvenir de tous les discours et réunions qui ont eu lieu avant et après le 17 novembre. Parmi les quelques-uns dont je me souviens, je garde un souvenir très vif d'une réunion commémorative dans la région de New York, qui s'est tenue au Hunter College. Une autre réunion de masse a eu lieu à Washington. On s'est souvenu des étudiants de Prague à Princeton, Chicago et au Vassar College. Je m'abstiendrai de citer d'autres noms, sinon je risquerais de donner

LE 17 NOVEMBRE

l'impression que seules certaines universités et certains collèges ont répondu à l'appel, tandis qu'ailleurs, la Journée des étudiants est passée inaperçue et n'a pas donné lieu à une expression digne de la solidarité étudiante. La guerre battait son plein et ce sont surtout les jeunes qui ont été confrontés à ses réalités brutales et cruelles. Les échafauds, les prisons et les camps de concentration étaient maculés de leur sang, et leur ingéniosité et leur énergie étaient gaspillées dans un combat inégal contre la poigne de fer prussienne. Quiconque se tenait à l'écart de la bataille ne pouvait que s'allier aux forces obscures qui menaient une guerre contre la civilisation elle-même, contre la liberté individuelle et la sécurité des entités nationales. Le 17 novembre n'était plus seulement un petit souvenir à connotation sentimentale, mais un cri de ralliement qui alignait les étudiants et les enseignants universitaires dans un front solide.

J'ai commencé par un souvenir et j'aimerais terminer par un autre. Le 23 octobre 1943, une impressionnante cérémonie a eu lieu à Geneva, dans le nord de l'État de New York. Il s'agissait du défilé de remise des diplômes du premier groupe de cadets de la marine. Le Dr John M. Patter, président du Hobart and William Smith College, décida que cette cérémonie serait l'occasion de rendre hommage à l'université Charles de Prague et à tous ses professeurs et étudiants. L'immense cathédrale était remplie à craquer d'étudiants, de professeurs et d'invités d'honneur, tant américains que tchécoslovaques, ainsi que de parents et d'amis des étudiants. Tous les discours furent diffusés dans le monde entier. Les représentants de l'université Charles remirent un message au président Patter et reçurent en retour une réponse commémorant cette rencontre qui scellait l'amitié non seulement entre les deux institutions, mais aussi entre les étudiants et les intellectuels des deux démocraties, les États-Unis et la Tchécoslovaquie.

L'hommage rendu par le Hobart and William Smith College à l'université était adressé à toutes les écoles tchèques fermées et supprimées, et c'était aussi un hommage à la Tchécoslovaquie elle-même. De plus, il prouvait amplement que l'idée de commémorer le 17 novembre comme Journée internationale des étudiants avait pris racine. Quelques semaines plus tard, lorsque cette date réapparut dans le calendrier, il ne fut pas nécessaire de sortir quiconque de ses rêveries isolationnistes. Ce fut à nouveau à Mme Roosevelt qu'il revint de résumer la signification de la cause défendue, lorsque la C. B. S. l'invita à prendre la parole le

LA RÉSISTANCE DES ÉTUDIANTS TCHÉCOSLOVAQUES ENTRE 1939 ET 1945

17 novembre 1943. Cette année-là, les centaines d'universités et de collèges des États-Unis ne se sont pas contentés de prononcer des paroles de respect et de sympathie, mais ont affirmé avec véhémence leur détermination inébranlable à rester sur les champs de bataille jusqu'à ce que Prague et les autres villes humiliées hissent à nouveau leurs couleurs nationales et que l'ennemi commun soit vaincu.

Otakar Odložilik, Ph Dr, Litt. D.,
Professeur à l'université Charles.

MESSAGE BRITANNIQUE

Quand je dis que les étudiants britanniques rendent hommage aux étudiants tchécoslovaques, ce ne sont pas des paroles en l'air. J'étais présent aux manifestations organisées à Londres pendant la guerre, le 17 novembre, et j'ai vu l'émotion de la foule. Les noms des neuf premiers étudiants tombés aux mains des Allemands, avec en tête celui de Jan Opletal, étaient écrits en lettres noires, et nous les connaissions par cœur – même si ces noms nous étaient étrangers – et les considérions comme nos camarades. Nous les avons pleurés et leur esprit nous a inspirés. Nous connaissions tous l'histoire de leur résistance et la brutalité indescriptible qu'elle avait suscitée. Ils étaient de jeunes étudiants comme nous, pensions-nous, et nous devions être des hommes et des femmes comme eux.

Leur esprit nous a aidés à endurer les épreuves de la guerre, qui, bien que différentes de celles que vous avez connues dans ce pays, nous ont touchés en Angleterre. Maintenant que la guerre est finie et que les Allemands sont vaincus, cela nous aidera à travailler ensemble et à collaborer pour construire un monde où les étudiants pourront apprendre pour le plaisir du savoir et ne seront pas appelés à sacrifier leur jeune vie, leur intelligence et leur cœur pour leur liberté. Nous devons apprendre à mieux nous connaître les uns les autres. Nous avons combattu ensemble, nous pouvons désormais travailler ensemble, passer nos vacances dans nos pays respectifs et échanger des étudiants. L'université Charles a été adoptée par l'université d'Oxford pendant la guerre. Elle est aujourd'hui à nouveau ouverte à Prague, et l'enthousiasme des étudiants est un signe encourageant pour l'avenir. Leur détermination face à toutes les difficultés fait écho aux voix de ces courageux étudiants qui ont été assassinés en novembre 1939.

En Angleterre, nous nous souviendrons chaque année de ces étudiants qui sont morts, et j'espère que nous pourrons compter parmi nos amis ceux qui sont encore en vie.

Honneur à la mémoire de ceux qui sont morts. Paix à ceux qui vivent.

Norah C. Robinson

MESSAGE AMÉRICAIN

Le meurtre d'étudiants tchécoslovaques par les oppresseurs nazis il y a six ans a choqué tout le monde occidental. En Amérique, cet événement a joué un rôle important dans la cristallisation de l'opinion publique contre la barbarie allemande, à une époque où certains éléments de notre pays libre avaient encore tendance à considérer une grande partie de ce qui nous était dit comme de la propagande. Au cours des années qui ont suivi la Première Guerre mondiale, il est apparu que certaines histoires d'atrocités racontées au peuple américain pendant la guerre de 1914-1918 étaient soit grossièrement exagérées, soit fausses. Mais il s'agissait là d'une preuve concrète dont personne ne pouvait douter de la véracité. On peut donc affirmer sans risque que cet acte ignoble a marqué un tournant dans l'opinion publique américaine. En tant que tel, il revêt une importance historique certaine.

Mais il existe une signification spirituelle plus profonde tant à la barbarie originelle qu'à cet anniversaire. Tout au long de l'histoire de l'Europe occidentale, les étudiants ont, plus clairement et plus précisément que tout autre groupe, représenté l'idéalisme de toute société donnée. Sa soif de connaissances et de compréhension supérieures, sa sensibilité aux courants de l'esprit, sa profonde loyauté envers la vérité et sa conviction que la vérité doit l'emporter, quelles que soient les conséquences immédiates et les souffrances du moment, sa volonté de sacrifier les seules choses qui appartiennent vraiment à l'homme né dans ce monde, son esprit et sa vie dans la poursuite de ces idéaux, tout cela a toujours placé l'étudiant à l'avant-garde de tout mouvement visant à améliorer l'humanité. Le fait que les Allemands aient tenté d'écraser les étudiants tchécoslovaques résume, mieux que tout autre acte, leurs objectifs en Europe. La science, la vérité, l'idéalisme, les valeurs spirituelles, la liberté : voilà ce que les Allemands ne pouvaient supporter. Et pour ces choses, les étudiants du pays de Hus, Komenský et Masaryk étaient prêts, en 1939, à vivre et à mourir.

Il est donc tout à fait approprié que, dans une Tchécoslovaquie renaissante, libérée du joug de la tyrannie allemande, ces étudiants soient honorés. En leur rendant hommage, les étudiants tchécoslovaques de 1945 déclarent leur loyauté indéfectible aux mêmes idéaux, proclament leur détermination à suivre les mêmes traditions et prennent place

LE 17 NOVEMBRE

parmi ceux pour qui la vérité et l'honneur, les réalités spirituelles et les visions larges pèsent plus lourd que les choses du moment.

Dr S. Harrison Thomson

UN MESSAGE DE FRANCE

Au cours des années 1939-1945, les nations du monde ont subi une épreuve difficile. Certaines ont deviné la nature de cette épreuve et l'ont endurée en premier ; d'autres, inconscientes, l'ont évitée pendant un certain temps. Mais en fin de compte, cette épreuve nous a tous touchés, car le génie maléfique d'Hitler ne connaissait aucune limite. Il a anéanti tout ce qu'il a dévoré, et son appétit est devenu de plus en plus insatiable.

C'est peut-être parce que les étudiants avaient pour mission particulière de comprendre et de pénétrer l'essence des êtres et des choses qu'ils ont été parmi les premiers à subir la colère nazie, car cette mission les conduisait tôt ou tard à condamner l'extermination que Hitler accomplissait par des moyens détournés, sous le couvert de la force et même de la joie.

Vous, à l'université de Prague, avez été les premiers à souffrir, et vous avez souffert si cruellement que c'est avec un profond respect que je viens vous apporter un message des étudiants français, qui n'ont pas oublié que nous vous avons abandonnés à Munich. Je vous suis profondément reconnaissant d'avoir pensé aujourd'hui à nous inviter à partager cet anniversaire solennel, et je vous en remercie du fond du cœur.

Nous connaissions un peu votre misère, et lorsque les étudiants français ont manifesté à Paris le 11 novembre 1940, ils ont crié : « Nous n'oublions pas nos camarades de Prague, de Varsovie... »

Depuis lors, notre expérience commune de la détresse, de la colère, de la résistance et de la joie a forgé entre nous des liens solides qui se manifesteront un jour, j'en suis sûr, dans les assemblées internationales de l'avenir.

En tant qu'étudiants, nous devons remettre sur pied ceux qu'Hitler a su humilier et épuiser. Nous aurions certainement tort d'aller jusqu'à mépriser toute forme de créature humaine, comme les nazis l'ont fait avec les Juifs.

Mais comment remettre ces hommes sur pied ? L'un de nos poètes a écrit ces vers angoissés :

On est l'homme, l'homme, l'homme,
Floué, roué, troué, meurtri
Avec le mépris pour patrie
Marqué comme un bétail, comme

LE 17 NOVEMBRE

Un bétail à la boucherie.

Chacun de nous doit aller à la rencontre d'une telle créature perdue, avec sa propre conviction intérieure : socialiste, marxiste, catholique, protestante, juive ; chacun doit lui dire ce qu'il croit et comment la foi dirige et change sa vie. Il est bon que la guerre et le vide effroyable de l'hitlérisme nous obligent ainsi à découvrir un sens à notre existence.

André Dumas,

Secrétaire général de la Fédération des associations chrétiennes d'étudiants, Paris.

LES ÉTUDIANTS SOVIÉTIQUES DANS LA LUTTE NATIONALE

Le 22 juin 1941, l'ennemi furieux, l'Allemagne, la bête impériale fasciste, après avoir semé la mort et le feu dans toute l'Europe et l'avoir inondée de sang, a attaqué perfidement l'Union soviétique. Si nous ne tenons pas compte de ce sentiment de colère, nous ne pourrions pas comprendre l'indignation qui a balayé tout le peuple soviétique à l'annonce de cette attaque perfide des fascistes allemands.

Tout le monde a essayé de s'engager dans l'Armée rouge et de participer dès que possible à la lutte contre les fascistes allemands. Les étudiants universitaires ont assisté aux réunions organisées et ont exigé d'être immédiatement transportés vers les lignes de combat. La faculté des lettres, dont je faisais alors partie, s'est déclarée entièrement mobilisée et est partie peu après pour la frontière avec tous les professeurs et docteurs. Les étudiantes de la faculté ont terminé à la hâte leur formation d'infirmières, qu'elles suivaient déjà depuis deux ans, tout en poursuivant leurs études.

Cinq mille étudiants de l'université d'État de Moscou ont combattu aux frontières de leur pays.

La nation soviétique a donné des armes à ces étudiants et ceux-ci, à leur tour, n'ont pas voulu décevoir la confiance de la nation. Dans l'Armée rouge, les divisions partisans, composées d'étudiants soviétiques défendant l'honneur et l'indépendance de notre pays, ont vengé la douleur et la souffrance de notre peuple, la mort de nos frères à l'étranger.

Les étudiants soviétiques connaissaient le sort de leurs camarades à Prague et celui des étudiants dans les régions d'Europe occupées par les nazis. Les événements sanglants du 17 novembre 1939 ont suscité une colère et une haine incontrôlables contre l'ennemi de l'humanité, le fascisme allemand. À plusieurs reprises, ils ont manifesté leur indignation lors de réunions et de manifestations.

Mais les étudiants soviétiques savaient qu'il ne suffisait pas de haïr l'ennemi.

Il fallait le détruire. Mettant toute leur haine et leur passion dans leur combat, les jeunes Soviétiques détruisaient l'ennemi sur tous les fronts de cette guerre nationale. C'était vraiment un « svata tryzna » [service commémoratif sacré] pour les victimes des bandits fascistes, pour ceux qui avaient été torturés à mort le 17 novembre. Peut-être que parmi ces 309 fascistes, tués par la célèbre artilleuse Ludmila Pavlicenko, se

LE 17 NOVEMBRE

trouvait le même SS qui avait assassiné Jan Opletal, et parmi les cadavres devant Stalingrad, le peloton d'exécution du 17 novembre.

Au cours des combats, un grand nombre d'étudiants sont devenus de véritables soldats, couverts de poussière après les combats, et ont pris part aux célébrations de l'Armée rouge, l'armée victorieuse. La plupart d'entre eux ont été décorés de médailles et de distinctions honorifiques, beaucoup sont devenus des héros de la nation soviétique. Parmi les étudiants de l'université de Moscou, huit sont des héros nationaux, dont cinq filles. Tout le pays connaît les noms de ces étudiants héros : la partisane Naděžda Trojan, la pilote Kateřina Rabová, Jevdokii Pasko, Rufina Caševá, Natalie Meklinová, l'artilleuse Jeřina Dyskina, Gavrila Pantělejeva, Jiří Timuševa, Jiří Anusaitisa, l'artilleuse Ludmila Pavličenko et d'autres.

Nous rencontrons souvent des étudiants soviétiques qui sont passés du grade de simple soldat à celui d'officier expérimenté ou à des grades supérieurs dans l'Armée rouge.

Les étudiants qui sont restés dans le pays ont contribué de toutes les manières possibles à la victoire. Pendant les années difficiles de la guerre, de nombreux lycéens ont aidé les ouvriers, malgré leurs études, à produire des balles pour vaincre l'ennemi. Les étudiants soviétiques sont fiers d'avoir pris part aux combats aux frontières, d'avoir travaillé dans les usines, d'avoir lutté pour la victoire de la

liberté sur le fascisme.

Le 17 septembre, le nouveau semestre universitaire, le premier après la grande victoire, a commencé. Il est suivi par 560 000 étudiants universitaires et 9 000 aspirants soviétiques.

Les étudiants soviétiques, qui ont survécu aux dures batailles des années de guerre, reprennent leurs études et leurs connaissances et sont pris en charge par le gouvernement soviétique et toute la nation, qui luttent pour le progrès de la science.

Jurij Karpov.

LE 17 NOVEMBRE ET L'UNIVERSITÉ DE BELGRADE

L'université de Belgrade a toujours été le reflet fidèle des efforts culturels et politiques des nationalités yougoslaves pour l'obtention de libertés démocratiques communes. Chaque événement politique et culturel dans l'État, comme dans le monde, trouvait son reflet le plus puissant dans ce miroir, le foyer le plus brillant de la liberté et de la vérité. C'est à l'université de Belgrade que se sont fait entendre les premières voix contre la menace du fascisme et les premiers appels à la mobilisation de toutes les forces antifascistes de l'État et du monde entier contre cet ennemi terrible et envahissant. La nation de la République tchécoslovaque, qui est l'un des pays les plus progressistes d'Europe centrale, a été parmi les premières victimes de l'attaque fasciste. Nous éprouvons un amour mutuel sincère et profond pour ces nations proches et éprises de liberté, c'est pourquoi nous avons correctement et profondément évalué les conséquences dangereuses et de grande envergure de cette initiative fasciste. Le destin tragique et amer d'une nation sœur a suscité des mouvements politiques de masse en Yougoslavie, en particulier et surtout parmi les étudiants. Parallèlement à la mobilisation militaire menée en République tchécoslovaque avant Munich, des volontaires se sont même présentés en Yougoslavie pour aider le peuple de la République tchécoslovaque. Environ 40 000 volontaires se sont présentés, bien que nos anciens organes gouvernementaux se soient opposés à ces méthodes par des moyens bien connus. La plupart des étudiants qui se sont présentés comme volontaires ont été arrêtés, maltraités et martyrisés par notre police réactionnaire. Puis vint Munich, qui nous a aigris et nous a aussi beaucoup appris. La nécessité et la demande de formation d'un bloc international antifasciste, avec l'URSS à sa tête, pour lutter contre le fascisme sanguinaire, destructeur des libertés et des vies des petites nations, se sont manifestées de manière encore plus claire, impérative et décisive. Et lorsque, après Munich, le 15 mars est arrivé – l'entrée de l'armée allemande dans la capitale Prague –, les étudiants, avec d'autres éléments progressistes, sont descendus dans les rues de Belgrade. Lors de manifestations gigantesques, ils ont protesté publiquement, devant le monde entier, contre la violence et la sauvagerie perpétrées contre des nations fraternelles et ont appelé le monde antifasciste tout entier à lutter contre l'horrible fascisme. Cette action ne s'est pas non plus terminée de manière plus favorable pour les étudiants. Même alors, ils

furent arrêtés, torturés et condamnés. Mais tout cela ne put empêcher ni étouffer l'intérêt sincère et vif avec lequel on continua à suivre de près le sort du peuple de la République tchécoslovaque. Nous savions bien à l'avance, et étions convaincus, que cette nation, trompée et abandonnée par une partie des grandes puissances, élèverait la voix et prendrait position contre l'usurpateur honteux. Nous nous y attendions, et cela s'est réalisé. Tout d'abord, les étudiants se sont soulevés pour exprimer par leur comportement courageux leur désaccord avec l'irrégularité et l'occupant, qui était déjà dans le pays, et pour donner le premier signal à toute la nation de se soulever et de se battre. La manifestation du 28 octobre a eu lieu et s'est terminée par le sanglant 17 novembre, où toutes les facultés ont finalement été fermées et certains étudiants ont été assassinés et arrêtés. Quel effet ces événements barbares et répugnants ont-ils eu sur nous à l'époque ? Ils ont eu un effet vraiment puissant et douloureux et nous ont enrichis d'expériences formidables. Ils nous ont montré que le fascisme ne respecte rien, pas même les valeurs scientifiques ou artistiques, ni les institutions scientifiques d'une nation. Non seulement il ne s'arrête pas devant la destruction, mais son but est en fait d'étouffer avant tout la vie culturelle et spirituelle de la jeunesse intellectuelle de la nation, afin de la contraindre à une mort spirituelle. Cela s'est manifesté, et nous avons toujours confirmé que le fascisme met en danger non seulement la liberté nationale, mais aussi la science et la culture de la nation occupée. Mais ces événements nous ont appris quelque chose d'encore plus significatif et important. Vos étudiants ont d'abord montré qu'il était nécessaire de mener une guerre ouverte contre le fascisme. Il était évident que le conflit serait difficile et sanglant, mais c'était, après tout, la seule solution. Ils ont montré que sous le fascisme, il n'y a pas et ne peut y avoir de véritable travail scientifique et culturel, que le moment était venu pour tous les étudiants, les hommes de science, les travailleurs et les femmes de se joindre au conflit contre les occupants sauvages. Vos étudiants ont été les premiers à s'opposer à mains nues aux hordes d'usurpateurs fascistes qui balayaient la terre entière ; ils ont manifesté l'esprit irréconciliable et épris de liberté de votre nation. Lors des nombreuses réunions qui se sont tenues dans nos facultés à cette époque, l'attitude héroïque de vos étudiants, qui est devenue l'exemple combatif d'une position décisive contre l'esclavage et le non-progressisme, et la première impulsion pour les combattants de notre glorieuse lutte nationale pour la libération,

LA RÉSISTANCE DES ÉTUDIANTS TCHÉCOSLOVAQUES ENTRE 1939 ET 1945

est apparue plus clairement. Nous nous en souvenons très bien et nous n'oublierons jamais les courageux étudiants de Prague, qui ont été les premiers à déclencher le grand conflit décisif qui a marqué cette époque historique. De cette glorieuse résistance des étudiants et des éléments progressistes du monde entier sont nées la liberté et la victoire. Même maintenant, après la victoire militaire sur le fascisme, il est de votre devoir de poursuivre vos glorieuses traditions et de mener une guerre encore plus acharnée contre le fascisme sous toutes ses formes : militaire, idéologique et économique. Les étudiants yougoslaves seront toujours à vos côtés.

N. Č., étudiant en médecine

LA RÉACTION DU MONDE AU 17 NOVEMBRE

Lorsque, le 17 novembre 1939, sur ordre de Karl Hermann Frank, toutes les universités et instituts techniques tchèques furent fermés et que des milliers d'étudiants tchèques furent envoyés dans des camps de concentration en Allemagne, ni lui ni les SS qui exécutaient son ordre ne se rendirent compte que ce coup porté à la nation tchèque serait ressenti de toute sa force par l'Allemagne elle-même. Frank voulait créer une rupture entre les ouvriers et les jeunes intellectuels, affaiblissant ainsi la vie intérieure de la nation et, avec elle, la capacité de résistance planifiée contre l'envahisseur étranger. La nation devait être privée de sa jeunesse pensante et son développement futur rendu impossible par la fermeture des universités et la restriction des écoles nationales. Les Allemands avaient un plan similaire pour chacun des autres pays occupés. Un an et un jour après les massacres de Prague, le 18 novembre 1940, ils provoquèrent des manifestations étudiantes à Paris qui se déroulèrent d'une manière particulière. Les étudiants criaient « Vive » et brandissaient deux bâtons (deux gaules) en l'air, ce qui, prononcé, ressemble beaucoup à « Vive de Gaulle ». Et puis, comme les étudiants tchèques, les étudiants norvégiens furent envoyés dans des camps de concentration et leur ancienne université d'Oslo fut fermée. La même chose se produisit en Belgique, en Hollande, en Grèce et en Yougoslavie. Seules les réactions dans ces pays furent différentes. Les étudiants de Belgrade devinrent le noyau des unités partisans créées par le maréchal Tito. Après les expériences de leurs camarades étudiants dans d'autres pays, ils n'attendirent pas d'être envoyés dans des camps de concentration.

Dans le monde anglophone, la nouvelle fut accueillie avec une certaine réserve, peut-être davantage aux États-Unis qu'en Grande-Bretagne. Les gens refusaient de croire qu'au cœur de l'Europe vivait une nation dont la grande majorité préférerait la barbarie de l'âge de pierre à la culture présumée du XXe siècle.

Peu à peu, des preuves du comportement réel des Allemands dans les pays occupés commencèrent à filtrer. Des réfugiés isolés qui avaient réussi à s'échapper de l'Europe occupée arrivèrent à l'étranger et apportèrent avec eux des nouvelles du mouvement de résistance grandissant.

Les Britanniques et les Américains ne se contentèrent alors pas de croire les nouvelles concernant les atrocités allemandes, mais ils reconnurent que le danger du fascisme allemand les menaçait directement,

eux et leurs propres universités, et que pour résister avec succès à ce danger croissant, ils devaient créer une nouvelle unité militaire forte.

Après l'attaque contre l'Union soviétique à l'automne 1941, une grande association regroupant tous les partis antifascistes de Grande-Bretagne vit le jour. L'émigration politique en provenance d'Europe joua un rôle important dans cette évolution et dans la prise de conscience politique croissante.

À Londres, le Conseil international des étudiants fut fondé et le 17 novembre fut proclamé Journée internationale des étudiants. Depuis 1941, la Journée internationale des étudiants est célébrée dans tout le monde libre. Le Conseil international des étudiants publie toujours un slogan en fonction de la situation politique et stratégique immédiate, qui témoigne de la détermination à lutter contre le fascisme.

Le 17 novembre n'était pas seulement destiné à commémorer les massacres de Prague ; il ne s'agissait pas d'une initiative exclusive de la Tchécoslovaquie, ni d'un événement concernant uniquement ce pays. L'anniversaire de Prague était un symbole pour la Journée internationale des étudiants, car c'est ce jour-là que les Allemands se sont comportés pour la première fois d'une manière qu'ils allaient répéter à Oslo, Cracovie, Belgrade et dans d'autres villes. La Journée internationale des étudiants était censée être et est réellement un jour de solidarité entre les étudiants et les jeunes de toutes les nations éprises de liberté.

Le rôle joué par les Tchèques dans son organisation a néanmoins été considérable. Il convient de noter que c'est à l'initiative des Tchèques que la Journée internationale des étudiants a été créée, qu'un Tchécoslovaque a été élu trois fois vice-président du Conseil international des étudiants et que, lors de l'anniversaire de la Journée internationale des étudiants, le nom de notre République résonne dans le monde entier.

L'histoire de ces manifestations est trop riche pour être décrite correctement dans un seul article. À titre d'illustration, je mentionnerai la célébration de la Journée internationale des étudiants en 1942. Le secrétariat du Conseil international des étudiants a reçu des nouvelles des célébrations de la Journée internationale des étudiants de toutes les régions du monde. Dans la république sud-américaine d'Haïti, le président Lescot a envoyé un message spécial aux étudiants. Le gouvernement mexicain a déclaré le 17 novembre jour férié officiel et plusieurs hauts fonctionnaires ont participé aux manifestations étudiantes. À San

José, au Costa Rica, le ministre de l'Éducation lui-même a mené le cortège des étudiants. De nombreux journaux argentins ont consacré leurs éditoriaux à la Journée internationale des étudiants. L'un d'eux a écrit : « La fermeture des universités tchèques a suscité la protestation du monde entier. » Les étudiants argentins ont proclamé leur solidarité avec leurs camarades de la célèbre patrie de Masaryk lors de grandes manifestations. « Helio de Meida » a exprimé la gratitude de tous les étudiants argentins envers tous ceux qui ont sacrifié leur vie dans la lutte pour la liberté en Tchécoslovaquie et envers la jeunesse combattante du monde entier. Le message envoyé depuis la manifestation des étudiants uruguayens dit : « Au-dessus des corps ensanglantés des martyrs de Prague, nous élevons nos bannières de foi et lançons un appel au monde : là où un homme est tombé, des milliers d'autres se lèveront pour défendre la liberté et les droits de l'homme à sa place. Les étudiants d'Uruguay jurent de ne jamais faillir dans la lutte contre la réaction. » Des nouvelles similaires sont parvenues du Venezuela, du Chili, de l'Équateur et de Cuba. En Inde, les manifestations étudiantes ont été interdites, mais la presse indienne a consacré une grande partie de son espace à cet événement. Le recteur de l'université de Bagdad a exprimé sa conviction qu'après la victoire des armes, les Nations unies garantiraient la liberté à tous les peuples du monde. Un télégramme en provenance de Syrie a annoncé que l'université Saint-Joseph, l'université américaine et toutes les écoles secondaires de Syrie ont célébré la Journée internationale des étudiants avec la participation de jeunes alliés en uniforme. Des manifestations spéciales ont eu lieu dans les universités arabes de Damas et d'Alep, ainsi que dans les écoles secondaires arabes. Des nouvelles similaires sont parvenues de Wellington (Nouvelle-Zélande) et de Melbourne (Australie). La Journée internationale des étudiants a été célébrée en Chine, au Canada et sur l'île de Malte, la plus bombardée, dans le port nord-africain de Tobrouk, autrefois assiégé par les Allemands et les Italiens.

Nous avons été particulièrement heureux de recevoir les salutations des étudiants yougoslaves, membres des unités partisans de Tito. À la fin du message, on peut lire : « L'université de Prague, où étudiaient non seulement des étudiants tchécoslovaques, mais aussi des fils des nations serbe, croate et slovène, a été fermée et transformée en caserne de la Gestapo par les criminels de Berlin. Nous combattons avec acharnement les forces militaires allemandes et italiennes depuis 19 mois.

Nous combattons en Bosnie, en Croatie, en Slovénie, en Dalmatie. Seuls le combat et la victoire finale nous permettront de débarrasser notre pays du fléau fasciste et d'assurer le libre développement de notre culture nationale et de la vôtre. »

Mais la Journée internationale des étudiants n'a pas été célébrée uniquement dans les pays alliés. Nous avons été surpris d'apprendre qu'il y avait eu des manifestations à l'université suédoise d'Uppsala, qu'une brochure avait été publiée par les étudiants socialistes de Suède, qu'une célébration silencieuse avait eu lieu dans un camp d'internement en Suisse et qu'une édition spéciale d'un journal clandestin du mouvement étudiant underground avait été publiée en France.

Les manifestations de la jeunesse soviétique ne sont pas mentionnées à dessein. Leur ampleur et leur importance méritent une attention particulière.

Aux États-Unis et en Grande-Bretagne, la Journée internationale des étudiants a dépassé son caractère de simple manifestation étudiante. Le président Roosevelt lui-même a publié une proclamation à l'intention des étudiants américains. Des manifestations ont eu lieu dans 200 universités et des personnalités telles que La Guardia, maire de New York, et le Dr Howard Brooks, de la Free World Association, ont prononcé des discours.

À Londres, la Journée internationale des étudiants s'inscrivait dans la continuité du premier Congrès mondial de la jeunesse qui venait de s'achever. Le président Beneš, s'adressant à une foule nombreuse réunie dans la plus grande salle de Londres, l'Albert Hall, a conclu son discours par ces mots : « La guerre sera gagnée grâce aux sacrifices de la jeunesse. Pour vous et pour ceux qui vous succéderont, la paix sera assurée et un avenir meilleur garanti si vous, en tant que nouvelle génération au pouvoir, menez la politique de vos pays de manière à éviter la propagation d'un nouveau conflit mondial. Je suis convaincu que votre génération a tiré les leçons des événements récents. Vous le devez à vos camarades morts et torturés. Vous le devez au bien-être de vos pays et à l'épanouissement de l'humanité. » Outre le président Beneš et le ministre britannique de l'Éducation, un délégué du mouvement clandestin français et le représentant de la jeunesse soviétique Vladimir Pčelincev, héros de l'Union soviétique, ont pris la parole lors de la manifestation de Londres. La manifestation a été retransmise par la BBC et, lors de l'ouverture, les étudiants britanniques ont envoyé

un message à Moscou. De Moscou, après avoir été complété par les salutations soviétiques, il a été envoyé à Chungking, puis de là, avec une proclamation de la jeunesse chinoise, aux États-Unis. Après avoir été complété par un message de la jeunesse américaine, il a été retransmis à l'Albert Hall, où il a conclu la manifestation de Londres.

La Journée internationale des étudiants a suscité un immense intérêt en Grande-Bretagne. Les discours du président Beneš à Londres et à l'université de Durham, ainsi que ceux du ministre britannique de l'Éducation, du ministre Masaryk à l'université d'Oxford et du cardinal Hinsley à l'abbaye de Westminster ont fait l'objet d'une large couverture dans la presse quotidienne. Les étudiants de 17 universités britanniques ont exprimé leur solidarité avec la jeunesse antifasciste en lutte en organisant des collectes pour l'Armée rouge et pour les fonds destinés à la jeunesse des pays occupés. La Journée internationale des étudiants a été une occasion unique de familiariser la jeunesse avec l'idéologie et les actes du fascisme, avec les résultats de la lutte pour la libération et avec la nécessité de l'unité entre toutes les organisations antifascistes. Ce dernier point était particulièrement important en ce qui concerne l'organisation des étudiants et de la jeunesse britanniques.

Quelle est l'importance de la Journée internationale des étudiants pour la Tchécoslovaquie et pour le reste du monde ? Bien que le 17 novembre ait cessé d'être une simple commémoration des événements en Tchécoslovaquie, c'est la Tchécoslovaquie et les événements tragiques dans les rues de Prague qui ont été rappelés dans les discours à travers le monde. Lidice et les conséquences du soulèvement des étudiants de Prague, deux des plus grands crimes que les Allemands aient jamais commis contre nous, ont contribué à unir toutes les nations éprises de liberté dans la lutte contre le fascisme allemand. La Journée internationale des étudiants a contribué plus que tout autre événement à éveiller la conscience politique des étudiants et des jeunes de Grande-Bretagne. Elle a contribué à unir des groupes de toutes tailles, par ailleurs divergents, en un seul front antifasciste.

Enfin, et ce n'est pas le moins important, le 17 novembre nous a considérablement aidés dans notre propagande. Lorsque les Allemands ont fermé nos universités et nos instituts techniques le 17 novembre, lorsque les pelotons d'exécution ont fusillé nos étudiants à Ruzyn et que les SS ont emmené les autres au camp de concentration d'Oranienburg, ils ne savaient pas que cet acte contribuait à unir leurs ennemis et qu'il

LA RÉSISTANCE DES ÉTUDIANTS TCHÉCOSLOVAQUES ENTRE 1939 ET 1945

relevait le moral des soldats alliés par la haine et le désir de venger les atrocités commises à Prague. Ils ont poussé à prendre les armes un grand nombre de jeunes hommes, fervents combattants contre le fascisme, prêts à se battre, à créer et à garantir la liberté et l'égalité des nations dans un monde nouveau et meilleur, qui ne serait plus menacé par les SS d'Hitler et leur destruction de toute culture. Tant qu'un tel système ne sera pas assuré, les étudiants et les jeunes des nations éprises de liberté devront être prêts à se soutenir mutuellement dans leur effort commun. C'est pourquoi la solidarité, si souvent proclamée lors des Journées internationales des étudiants pendant la guerre, devra prouver ses bonnes intentions pendant la période d'établissement de la paix et de reconstruction progressive du monde.

Pavel Kavan

MANIFESTATIONS D'OCTOBRE ET DE NOVEMBRE

La tempête ne devait pas s'apaiser. Les vagues qui semblaient s'apaiser menaçaient en permanence d'une force cachée, jusqu'à atteindre un point de tension critique. C'est ainsi que se déroulèrent les jours qui suivirent le 28 octobre 1939. Malgré les succès allemands en Pologne, Prague garde sa foi et l'opposition interne de son peuple est plus forte que jamais. Ici et là, les agents de Frank répandaient la nouvelle que les universités seraient immédiatement fermées à la moindre provocation. Avant même le 28 octobre, les autorités allemandes avaient menacé de prendre des mesures brutales contre la vie culturelle tchèque. Les universités devinrent des casernes pour étudiants. Le collectif de jeunes gens qui n'avaient jusqu'alors que peu d'expérience en matière politique prit rapidement conscience de la situation. Les Allemands envoyèrent leurs espions dans presque toutes les universités. Ce sont ces Allemands germanophones venus des Sudètes pour étudier à Prague. Heureusement, leur apparence prussienne attire suffisamment l'attention pour que les autres restent sur leurs gardes.

Très peu d'étudiants savaient qu'à cette époque, Jan Opletal menait un combat désespéré contre la mort dans un hôpital de Prague. Seuls quelques-uns de ses compatriotes et ses amis les plus proches suivaient avec anxiété le déroulement de cette tragédie. Je pense que c'était le 13 novembre. En revenant d'un cours, je vois une foule d'étudiants relever le défi que leur lance la triste nouvelle de la mort de notre premier camarade.

Dans l'après-midi, notre collègue Martischnig nous appelle pour nous demander si nous allons participer à la cérémonie funéraire en tant qu'université. Le bon sens nous aurait peut-être conseillé de ne pas y aller, mais nos sentiments, ceux de jeunes hommes, nous imposaient comme un devoir moral d'y aller, quelles qu'en soient les conséquences. Je suis surpris que les Allemands autorisent une manifestation funéraire comme celle-ci dans le centre de Prague. Le collègue Martischnig répond de son vivant du bon déroulement des funérailles. Comme tous les étudiants voulaient vous serrer la main pour cela, collègue Martischnig ! Je prends contact avec d'autres collègues qui promettent tous d'être présents. Des avis sont rédigés, mais ils ne sont pas nécessaires. L'avis de décès lui-même attire tout le monde. « Il est parti se battre pour la justice dans le monde » : ces mots n'auraient pas pu

être inscrits sur un bouclier plus pur et portés par un combattant plus honnête que Jan Opletal. Rendons hommage à cet étudiant courageux qui a fait imprimer cette vérité en tête de sa nécrologie et y a écrit en rouge, comme avec son propre sang : « Victime du 28 octobre 1939 ».

Nous sommes sortis pour acheter des couronnes malgré l'heure tardive et la fin de la journée de travail. Je n'ai jamais vu d'homme plus serviable que le jardinier de Slupy après lui avoir dit à qui étaient destinées les couronnes.

Tout Prague était déjà au courant de la dernière victime de la bestialité nazie. Lèvres serrées, poings crispés et une foule de milliers d'étudiants suivant et regardant au rythme étouffé des pas du cortège funèbre. Le silence transforme la rue en une église où tout le monde veut crier, mais les lèvres restent muettes.

Hésites-tu encore, étudiant ? Un tourbillon de pensées, de décisions et de projets traverse ton esprit. Ce n'est pas un pistolet que tu serres dans ta main pour te rassurer, ce n'est que ton chapeau usé. Vois-tu là, derrière le cercueil recouvert de fleurs, le père qui accompagne son plus jeune fils ? Combien d'amour, combien d'espoir et de fierté sont emportés par les larmes de ce vieil homme évanoui. La mère s'est effondrée sous le poids de l'horreur. Elle a élevé huit enfants, les a tous aimés de la même façon, mais le plus jeune lui était en quelque sorte plus proche. Qu'avez-vous perdu, père, par ce seul coup de feu du meurtrier nazi !

Les larmes coulent dans les rues de Prague et se répandent comme une vague bouillonnante parmi la foule d'étudiants. Le cercle muet est brisé. Vous sentez votre collègue debout à côté de vous, vous voyez votre conscience se refléter dans ses yeux. Regardez ! Vous n'êtes pas seuls, vous n'êtes pas seulement deux, mais des milliers à respirer le même souffle. Le grand prédicateur fait sa dernière offrande - que va-t-il se passer ?

Lentement et avec dévotion, ils se mettent à chanter : « Oh ma patrie... » - puis le silence s'installe, soudainement rompu par l'explosion collective de « Au-dessus des Tatras, le ciel s'éclaircit... ». Les étudiants slovaques, restés fidèles à Prague, ont été les premiers à élever la voix. Malgré les épines et le poison qui devaient nous diviser, nous nous retrouverons toujours dans la vérité commune.

Pendant ce temps, la force intérieure de la foule donne de la puissance à leurs bras, ouvre leurs bouches et clarifie leurs regards.

Avez-vous pris votre décision, étudiants ?

Oui, nous avons décidé, nous marchons ensemble au même rythme. Nous sommes des milliers, avec une foi invincible dans nos cœurs. Nous marchons dans vos rues, Prague, nous allons vers votre peuple afin de dire à tout le monde démocratique :

Nous sommes le clairon qui appelle votre conscience ! Combattez, vous tous, pour le bien de l'humanité. Son existence même est en jeu ! Nous avons commencé notre chemin et nous ne reculerons jamais !

Rien ne s'est passé pendant 24 heures. Ils voulaient que nous nous calmions, ils ne voulaient pas que nous rentrions chez nous. On aurait dit qu'ils prenaient notre défi comme une crise de colère enfantine, ce défi qui, pour la première fois, se retournait contre eux dans leur « nouvelle Europe » ! La police de Prague avait déjà arrêté plusieurs étudiants pendant les manifestations. Il faut toutefois reconnaître que la plupart des policiers étaient du côté des étudiants et refusaient d'obéir à l'ordre allemand de disperser la foule. Je me souviens de l'un d'entre eux qui agitait furieusement sa matraque et nous disait : « Allez-y, les gars ! » Nous avons accepté le fait que le nombre de personnes emprisonnées par la police tchèque sur ordre allemand était bien inférieur aux attentes de la Gestapo. Les personnes arrêtées ont toutes été libérées quelques heures plus tard, pour découvrir peu après, avec nous tous, ce qu'étaient les méthodes allemandes. Il faut également mentionner que ce jour-là, le 16 novembre, certaines personnalités du mouvement étudiant ont tenté d'intervenir en faveur des étudiants arrêtés auprès du tristement célèbre scientifique, le Dr Kliment, qui était alors secrétaire du Dr Hácha. Ils ont été brutalement rejetés et on leur a également dit que le président ne souhaitait plus avoir affaire aux étudiants tchèques. La nouvelle des manifestations étudiantes s'est répandue dans le monde entier, ce qui a poussé K. H. Frank à partir immédiatement pour Berlin afin d'élaborer un plan diabolique visant à éradiquer la culture tchèque et à déporter les étudiants universitaires tchèques.

Tout a commencé à Prague II, au 12 rue Hopfenstok, où se trouvaient à l'époque les locaux du club de l'Union des étudiants tchèques. Cette association, fidèle à la vieille politique des conflits et des luttes, était principalement composée de réactionnaires que seule la pratique du national-socialisme avait ramenés dans le droit chemin. Il faut toutefois admettre qu'il y avait aussi des gens honnêtes et ambitieux, certains qui s'étaient retrouvés là par hasard, d'autres qui avaient été transférés

directement par les Allemands depuis leurs organisations fascistes pour jouer le rôle de Judas parmi les étudiants tchèques. Pour parler franchement, il y avait parmi nous des traîtres qui cachaient leur identité sous le nom d'étudiants tchèques, s'inclinaient devant les Allemands à Berlin et travaillaient pour eux à Prague. Ceux qui sont restés fidèles à leur nation au début de la guerre ont essayé d'établir des contacts avec le mouvement clandestin dans leur pays et avec nos compatriotes à l'étranger.

L'Union des étudiants tchèques a officiellement participé aux funérailles de Jan Opletal. Lors d'une réunion nocturne, il a été décidé d'intervenir auprès du Dr Hácha pour atténuer la menace qui planait dans le silence de mort après le départ de Frank pour Berlin. Le Dr Hácha, représenté par le Dr Kliment, a refusé toute aide aux étudiants. Ce n'est que plus tard, le 17 novembre, qu'il a accepté de recevoir une délégation d'étudiants tchèques et moraves. Celui qui avait demandé à ces représentants du mouvement étudiant de se rendre au château savait-il que la plupart d'entre eux seraient exécutés le jour même ?

Dans la soirée du 16 novembre, une réunion du comité de l'Union a eu lieu. Des questions économiques et financières étaient à l'ordre du jour. La réunion s'est déroulée dans une salle longue et étroite. Naturellement, les personnes présentes ont également parlé des dernières nouvelles, des funérailles, des manifestations et des conséquences possibles. Nous avons essayé de nous convaincre mutuellement qu'au début de la guerre, les Allemands ne prendraient pas de mesures drastiques et confirmeraient ainsi les informations diffusées à l'étranger sur la force et l'importance de ces manifestations. Cette opinion était largement partagée et probablement diffusée par les Allemands eux-mêmes. Cinq membres dirigeants étaient présents à cette réunion. Vers 9 heures, le téléphone a sonné. Un « dirigeant » de la fédération des étudiants allemands a appelé et a demandé à parler à notre secrétaire. Nous sommes en réunion, a répondu le secrétaire, et lorsqu'on lui a demandé qui était présent, il a donné les noms. Il a finalement promis de rencontrer l'appelant à 11 heures au café Imperia ! Ils ont parlé en tchèque. Qui pouvait savoir qu'à ce moment même, K. H. Frank, qui venait de rentrer de Berlin, commençait, avec des étudiants nazis et un groupe de soldats SS du quartier général de la Gestapo, son travail de haine et de brutalité contre les étudiants tchèques. Le masque est tombé

du visage du soi-disant « Kulturträger » et le monde entier pouvait désormais voir à quoi ressemblait leur véritable visage.

Brutalité et sadisme, destruction des valeurs spirituelles et matérielles, tels sont les produits d'une nation civilisée sous l'emprise du fascisme.

La réunion se poursuivit et les cigarettes aidèrent à apaiser la tension qui subsistait. À 9 h 30, on frappa à la porte d'entrée. Le secrétaire alla ouvrir. Tout le monde cessa de parler, la tension qui nous animait se transforma en un sortilège qui nous empêchait de bouger. Quelques secondes de silence, puis des coups sourds, du bruit dans le hall, « Police !! » crie quelqu'un. Je ne me souviens pas de ce que les autres ont fait, je ne sais pas très bien si j'ai su ou non que j'ai glissé ma main dans la poche arrière de mon pantalon pour détruire au dernier moment quelques tracts concernant la manifestation et destinés aux étudiants et aux jeunes de Moravie. J'ai réussi tant bien que mal à en jeter un entre les panneaux de bois et le mur. À ce moment-là, huit ou dix agents de la Gestapo et soldats SS ont fait irruption dans la pièce et, en un clin d'œil, nous nous sommes retrouvés debout contre le mur, les mains en l'air, pendant qu'ils renversaient les tables, ouvraient les placards, fouillaient nos archives et cherchaient des armes partout. Ils n'ont rien trouvé, à part un vieux fusil au canon en forme d'entonnoir, une pièce bonne seulement pour un musée. Entre-temps, ils avaient arrêté le Dr Klíma, président de l'Union à l'époque, qui était arrivé quelques minutes avant la Gestapo. Voilà comment s'est déroulée notre première rencontre avec la Gestapo et les soldats SS : cris, jurons, menaces et armes à feu. Ensuite, on nous a numérotés comme du bétail et emmenés dans une voiture de police à l'ancienne banque Pecek, qui était désormais le quartier général de la Gestapo à Prague. Dans le grand hall, nous sommes restés debout jusqu'à deux heures du matin, les mains en l'air, écoutant le son le plus effrayant pour les oreilles de jeunes hommes épris de liberté : le bruit des bottes à crampons des soldats SS marchant d'un pas lourd. Pendant ce temps, d'autres étudiants et membres de l'Union étaient rassemblés selon les listes trouvées dans notre club et peut-être même selon les indications fournies par des traîtres. Le temps s'est arrêté sur les gouttes sombres de sang séché, éclaboussées sur les murs de marbre lisse.

Enfin, ils ont commencé à nous appeler. Tout le monde espérait pouvoir bouger à nouveau, car nos bras étaient depuis longtemps devenus des moignons insensibles, nos jambes des colonnes de bois, et personne

n'était loin de s'évanouir. J'ai désespérément essayé de trouver une idée pour me débarrasser des tracts dans ma poche ou de savoir quoi dire s'ils les trouvaient en me fouillant. Combien de futilités traversent l'esprit dans les premiers instants d'une arrestation, combien chaque heure passée sans la bénédiction de la liberté semble précieuse. Puis, plus tard, on compte les jours, les semaines, les mois... Au bout de deux ans, on arrête généralement de compter.

Nous n'étions plus que trois dans le hall et soudain, j'entends mon nom et, au lieu d'aller à gauche comme tous les autres, je suis conduit à droite. Nous nous arrêtons devant une porte qui s'ouvre sur une pièce de taille moyenne avec de beaux meubles polis. Un épais tapis étouffe le bruit des pas. La radio est réglée sur une station étrangère, je pense que c'était Londres. Sur un socle sombre, un globe de verre tourne lentement sur lui-même. Il n'y a personne dans la pièce, à part un homme grand en uniforme, appuyé contre le coin du bureau, qui consulte des documents. Je reste dans l'embrasure de la porte pendant que le policier qui m'a amené parle à l'homme en uniforme. D'après le respect avec lequel le policier s'adresse à lui, je déduis qu'il doit s'agir d'un officier SS de haut rang. « Allez ! » Ces mots prononcés avec le plus horrible accent allemand résonnent dans l'air et me transpercent les os. Je me tiens devant K. H. Frank. Le tract dans ma poche devient un aimant pour mes pensées, le centre d'un tourbillon qui traverse mon cerveau.

Frank s'approche lentement et se place juste devant moi. Je peux aujourd'hui avouer sans crainte que, bien que j'aie vu Himmler et d'autres membres de sa bande d'assassins, je n'ai jamais vu d'être plus horrible que ce SS-Ober-Gruppenführer K. H. Frank, avec sa magnificence bestiale, la terreur que lui inspire son pouvoir et l'éclat de son uniforme. Je n'oublierai jamais ces yeux. Quand j'étais encore petit garçon, j'ai visité avec mon père un cirque à Prague et j'y ai vu un dompteur avec un groupe de tigres. Je ne me souviens pas très bien comment cela s'est passé, mais tout à coup, l'une des bêtes a essayé d'attaquer l'homme. Nous étions assis près de l'arène et j'ai vu le regard de la bête alors qu'elle se préparait à bondir. Les yeux de Frank étaient exactement les mêmes. Ce scélérat était certainement conscient de l'horreur qu'il infligeait à ses victimes et observait les effets avec un plaisir sadique. Il se tenait là, devant moi, jouant avec sa cravache et s'échauffant de plus en plus à chaque mot qu'il prononçait. « Vous faites donc partie de cette bande de pseudo-intellectuels tchèques. Rappelez-vous que vous

avez tenté d'organiser un putsch contre le protecteur de Bohême et de Moravie. Vous avez essayé de me tuer, moi et la loi en Bohême et en Moravie, établie par le Führer. Vous avez essayé de profiter de l'absence de la police allemande à Prague et avez organisé une manifestation, vous étiez en contact avec ce « Juif » de Beneš et son gouvernement traître. Eh bien, les manifestations sont terminées, les pseudo-intellectuels tchèques seront détruits et vous serez fusillé à l'aube. »

Tels furent les mots de K. H. Frank, prononcés au début sur son ton sarcastique habituel, puis se transformant en un flot de paroles et d'insultes. Je ne me souviens plus de toute la haine qui se dégageait de ses paroles, mais je suis sûr que même à l'époque, je n'avais pas compris tout le sens de ce qu'il disait, car je n'avais que peu d'expérience avec la terminologie de la Gestapo. Je me souviens qu'il m'a dit que, ayant vécu dans un collège, je devais sûrement savoir où étaient cachées les armes. Il a ajouté que le collège serait désormais bien surveillé et que mes collègues seraient emprisonnés. C'est seulement à ce moment-là que j'ai compris pourquoi on m'avait amené ici. Il m'a demandé à nouveau où étaient cachées nos armes. Je lui ai répondu que sa question était absurde et que je ne savais absolument rien des armes dans le collège. Il m'a alors ordonné d'aller ouvrir le collège pour laisser entrer la Gestapo et les soldats SS. J'ai refusé et il m'a giflé violemment. Il m'a fait asseoir, a posé son revolver sur une de mes tempes, tandis que le policier se tenait à côté de moi, un morceau de papier et un stylo à plume à la main. « Maintenant, je veux que tu me dessines le plan du collège ! Becter, fais-le correctement, ou... » Et je sentais qu'il soulignait ses mots en appuyant le pistolet encore plus fort contre ma tête. J'ai essayé de dessiner. Malgré l'horreur du moment, je trouvais amusant de penser aux plans stratégiques de Frank pour conquérir notre collège. Frank ne pouvait pas comprendre que nous nous battions à mains nues, avec seulement une foi invincible dans nos cœurs. Et cela, Frank ne pourrait jamais le conquérir.

Il voulait également connaître toutes les entrées et les sorties « secrètes » du bâtiment et ne s'est pas montré très satisfait de mes dessins. Après avoir proféré quelques insultes, il m'a mis à la porte. Telle fut ma rencontre avec K. H. Frank, le bourreau du peuple tchèque, cette bête inhumaine de l'Allemagne national-socialiste.

Je suis retourné dans la salle d'attente pour attendre avec les autres jusqu'à trois heures du matin, heure à laquelle nous avons été conduits

dans les cachots. De temps en temps, les gémissements des personnes torturées parvenaient à nos oreilles. Une grille solide avec un verrou et une chaîne marque l'entrée du monde souterrain nazi. Un long couloir nous a menés à un hall carré, sur un côté duquel se trouvaient des cabines téléphoniques. Sans autre commentaire, nous avons été placés chacun dans l'une de ces cabines dont les téléphones avaient, bien sûr, été retirés. La chaleur insupportable et le manque d'espace rendaient la situation des détenus encore plus insupportable.

L'homme de la cellule voisine a reçu l'ordre de laver le sol qui était taché de sang. Qui étaient ceux sur lesquels ces scélérats avaient assouvi leur soif de sang ? Étaient-ce ceux qui avaient été arrêtés avec nous ? Nous ne savons rien d'eux. Plus tard dans la matinée, vers 6 heures, nous entendons leurs noms être appelés dans la pièce voisine. Encore des coups et des cris. Huit d'entre eux ont été emmenés, « ceux qui vont être fusillés », comme l'a cyniquement dit Frank. Et pendant tout ce temps, nous sommes restés debout dans nos cellules exiguës, à attendre, attendre pendant des heures. Nos vies défilent devant nos yeux et nous repensons à notre enfance, quand le soleil brillait, que le sable était chaud et que les gens s'aimaient. La mort n'arrive pas et vous vous endormez appuyé contre le mur de votre prison exiguë. Toutes les dix minutes, un policier passe et vous réveille d'un coup de baïonnette.

Le tract, mon Dieu, qu'est-ce que je vais en faire ? Eh bien, de toute façon, c'est la même chose d'être exécuté avec ou sans. Mais s'ils le trouvent, cela pourrait être utile à d'autres. Même dans un moment comme celui-ci, je savais quoi faire. J'ai essayé de le manger, discrètement, pour que le policier n'entende pas le bruit. Mais cela n'a pas marché, car le papier était trop dur, ma bouche trop sèche. J'ai entendu le garde s'approcher et j'ai pris ma décision. J'ai demandé la permission d'aller aux toilettes et j'ai eu la chance que personne ne me suive. Le tract a ainsi disparu dans les égouts.

Vers dix heures, on nous a emmenés. Nous étions à nouveau quatre.

Le secrétaire du syndicat qui se trouvait dans la pièce voisine s'est joint à nous. Le garde a dit qu'on allait nous emmener au Nouveau Collège technique. Une petite voiture de police ouverte nous a conduits sur la place Saint-Wenceslas, où nous avons été arrêtés pendant un certain temps par la division blindée Adolf Hitler, qui participait à la liquidation des étudiants universitaires tchèques et effrayait la population par sa force redoutable. Des gens silencieux et graves passaient, la tension de

la situation se lisant sur leurs visages. À côté de chacun de nous était assis un soldat SS dans son horrible uniforme noir, une main sur son revolver.

Nous avons finalement repris notre route vers la prison de Pankrác. Il y avait déjà beaucoup d'animation. De longues files d'étudiants, arrêtés chez eux ou dans la rue, étaient conduits dans des cellules. Des étudiants universitaires allemands, en quelque sorte nos « collègues », ont noté nos données personnelles.

Les questions qu'ils vous posent ! Nous avons dû remettre tous nos effets personnels, puis nous avons été conduits dans des cellules. Sur le chemin, il y avait des cris et de l'agitation partout, derrière chaque coin, un voyou SS attendait pour vous faire tomber et vous donner des coups de pied brutaux. Nous sommes finalement arrivés à la cellule n° 156. La cellule était prévue pour une seule personne, mais nous étions trois. Notre secrétaire est avec nous, tandis que notre collègue Schubert est dans la cellule voisine. Nous inspectons notre environnement avec inquiétude. C'est la première fois que nous sommes en prison. Nous repensons souvent aux mots gravés dans le mur par un ancien prisonnier : « Le sel est plus précieux que l'or, mais la liberté est ce qu'il y a de plus précieux. »

Nous avons parlé de nos expériences. Notre secrétaire a été appelé à la cour et interrogé par Frank. Nous avons réfléchi à l'évolution de notre situation, en la considérant toujours du point de vue de la démocratie, en pensant en termes de droit, même maintenant, alors que le sang de l'humanité était versé, le sang de ceux qui ne voulaient pas hurler avec les loups.

En nous apportant du savon et du linge pour tout un mois, les Allemands voulaient à la fois montrer leur rigueur et leur discipline, mais aussi anéantir nos espoirs d'une libération rapide et ainsi briser notre moral. Il est intéressant de noter que cette organisation allemande, admirée par tant de gens et peut-être encore aujourd'hui louée par certains, était un appareil officiel mécanique et irréfléchi, obéissant aveuglément aux ordres et aux règlements. Avec une persévérance étonnante, des directives complètement illogiques étaient données. Cette persévérance dans une discipline aveugle, issue de l'éducation et de la mentalité prussienne innée, fut l'une des principales causes de la catastrophe qui s'abattit sur la nation allemande.

Il était environ 17 heures lorsque la lourde porte s'est ouverte et que notre secrétaire a été emmené à nouveau au tribunal. Cela signifiait la mort. Une nouvelle vague d'excitation et d'anxiété nous a envahis. Nous étions certains que notre tour viendrait ensuite. Le crépuscule était tombé et le jour avait laissé place à une nuit qui ne serait pas paisible. À peine nous étions-nous endormis qu'ils nous réveillèrent brutalement, nous rendirent les affaires qu'ils nous avaient prises auparavant et nous ordonnèrent de sortir. À cette occasion, un « officier » SS ne put résister à la tentation et me cassa deux dents, me blessant à la mâchoire. Puis nous fûmes entassés dans des camions et nous partîmes. L'espoir que nous serions libérés renaissait en nous. Après un long trajet à travers Prague, nous nous sommes arrêtés devant le manège de Ruzyn. Là, allongé dans la boue et le fumier sur le sol du manège, j'ai senti pour la première fois que je n'étais pas un individu quelconque, mais l'un de ces 1 200 étudiants tchèques qui gisaient autour de moi, formant une unité de condamnés à mort par Frank dont je faisais moi aussi partie. En voyant tous ces visages familiers, j'ai réalisé que mes deux collègues et moi-même avions en fait vécu plus longtemps que prévu et que nous devions notre vie à un hasard inconnu. Malgré la douleur intense et le goût sucré de mon propre sang dans ma bouche, je me suis endormi pour la deuxième fois au cours de cette horrible nuit du 17 au 18 novembre.

À l'aube, nous avons été conduits comme un troupeau de bétail à la gare de Ruzyň pour être transportés vers un camp de concentration. Ce matin-là, alors que nous nous arrêtons brièvement pendant notre marche, nos yeux ont été attirés par une vue magnifique, dont je me souviens encore souvent, même après toutes ces années. À l'est, contre le ciel légèrement rougi par l'aube, nous avons vu Prague dans toute sa beauté sublime et, à droite, le massif sombre de la Montagne Blanche avec le palais d'été « Hvězda ». Nous sommes donc restés là, la tête nue, couverts de boue, en haillons, entourés de nos bourreaux. Ce moment appartient à l'histoire et il est une reproduction vivante du tableau de Brozik : « Jan Amos Comenius fait ses adieux à sa patrie ». L'histoire garde en mémoire la foi éternelle dans la lutte des étudiants tchèques pour la liberté de la pensée démocratique.

Kuneš Sontág

LE 17 NOVEMBRE ET LES ÉTUDIANTS SLOVAQUES

Devise :

*... Et tant que le soleil ne sera pas arraché du ciel
Nous, sur le champ de bataille, avec la première brise du printemps
Comme de l'herbe écrasée, nous nous relèverons.*
J. V. Sládek : Sonnets tchèques.

Lorsque la nouvelle de l'acte barbare des nazis occupants - la fermeture de la glorieuse et renommée Université Charles de Prague et de toutes les autres écoles tchèques de niveau universitaire - est parvenue en Slovaquie, l'ensemble du public culturel slovaque s'est immédiatement mobilisé.

Il n'était pas possible à l'époque de réagir publiquement et de protester contre cet acte allemand, mais l'opposition à celui-ci était manifeste partout, surtout dans les rangs des étudiants.

La nation tchèque allait être privée de son droit naturel à l'enseignement supérieur, afin d'extirper intentionnellement l'intelligentsia tchèque. La nation allait être privée de ses dirigeants afin de pouvoir être plus facilement dominée et rayée de la surface de la terre.

En Slovaquie, ayant appris à connaître les méthodes allemandes, nous avons immédiatement compris que les nazis occupants ne permettraient jamais la réouverture des universités en Bohême et que la durée de trois ans pendant laquelle ces établissements devaient rester fermés ne serait jamais respectée. Nous savions également que les Allemands ne s'arrêteraient pas dans leur folle avancée contre la liberté d'esprit par l'extirpation de l'intelligentsia tchèque et de la nation tchèque, mais qu'ensuite, d'autres nations qui ne sont pas disposées à accepter sans condition l'idée d'Hitler d'une « Nouvelle Europe » sous la suprématie des Allemands en tant qu'esclaves obéissants du « Herrenvolk » connaîtraient le même sort.

En ces jours critiques de novembre, nous étions unis dans l'esprit à nos collègues tchèques et nous ressentions tous ces événements comme eux. Je me souviens qu'à cette époque, la première brochure illégale a été publiée par les étudiants de Bratislava.

Pour nous, les étudiants slovaques, cela marquait le véritable début des actions illégales et, depuis lors, celles-ci n'ont cessé de se multiplier et de prendre de l'ampleur.

Il nous faudrait trop de temps – même si cela serait intéressant – pour décrire en détail toutes les actions illégales menées par les étudiants slovaques depuis cette époque jusqu'au jour de notre libération. Je me contenterai de mentionner brièvement quelques faits dont j'ai connaissance.

Les procédures judiciaires et les expulsions des écoles de Bratislava, Ružomberok, Sv. Mikuláš, Prešov et d'ailleurs étaient des preuves indéniables de l'opinion des étudiants slovaques. Les poursuites judiciaires engagées contre nos collègues Hrušovský, Novák, Houdeková, les frères Gallayovec, Albíni et d'autres sont encore vivaces dans nos mémoires. Nous nous souvenons bien de toutes ces actions de tractage contre le ministre de l'Éducation Sivák, contre la fermeture de l'université d'Oslo, etc. Nous nous souvenons de l'activité de l'organisation clandestine étudiante (par exemple, l'Organisation révolutionnaire slave) et nous nous souvenons des centres qui organisaient la propagande pour la révolte armée, en contact avec les unités partisans de l'est et du centre de la Slovaquie. Toute l'aide possible était apportée aux personnes originaires de Slovaquie, de Bohême et de Moravie qui partaient rejoindre les armées tchécoslovaques à l'étranger, et de faux documents leur étaient fournis. Des armes et des munitions étaient fournies aux unités partisans, etc.

Le sabotage commis lors de la supervision des battages, auxquels les étudiants universitaires étaient également contraints, est bien connu. Et l'on pourrait citer bien d'autres faits qui pourraient tous être prouvés.

Toutes ces activités ont conduit à la révolte nationale slovaque ; les étudiants ont pleinement coopéré à la révolte, que ce soit dans l'armée, dans les unités partisans ou dans l'administration civile.

C'est ainsi que le 18 octobre 1944, dans la ville rebelle de Banská Bystrica, s'est tenue la première réunion des étudiants sur le sol libéré de la République tchécoslovaque. Les étudiants ont alors manifesté leur position positive à l'égard des idéaux de liberté, de démocratie, de droit et de progrès ; leur volonté de coopérer à la construction d'une nouvelle République tchécoslovaque démocratique, socialement juste et populaire ; leur conviction slave sans compromis ; et leur désir de coopérer avec leurs camarades étudiants du monde entier, en particulier avec leurs collègues tchèques. Toutes les tendances fascistes et pro-fascistes de l'époque de la dictature allemande ont été définitivement et sans équivoque rejetées.

LE 17 NOVEMBRE

À première vue, on pourrait penser que ce manifeste est arrivé un peu tard. Il faut toutefois comprendre que ce retard apparent est simplement dû à la pleine coopération des étudiants dans la révolte, qui n'ont d'abord pas eu le temps de s'arrêter, même un instant, dans leur combat et leur travail pour exprimer avec des mots ce qu'ils prouvaient par leurs actes.

Nous commémorons les événements du 17 novembre 1939. N'oublions pas les conséquences qu'a eues en Slovaquie la fierté allemande.

Aujourd'hui, alors que le 17 novembre 1939 est réhabilité, nous sommes convaincus que les événements de cette journée resteront à jamais gravés dans la mémoire du monde entier et que la science libre contribuera à nouveau avec succès à la construction d'un avenir meilleur et plus beau, tant pour la République tchécoslovaque que pour le monde entier.

JUC Dušan Slávik, délégué,
vice-président de l'Association de la jeunesse slovaque.

LES HÉROS DU FRONT INTÉRIEUR

Vous, jeunes hommes de l'Ouest, vous qui serez bientôt les forces motrices de vos pays respectifs, vous qui avez connu l'Allemagne comme un terrible ennemi qui se dressait devant vous, et qui voyez aujourd'hui les horreurs qui ont accompagné les grossiers guerriers allemands, écoutez la voix de ceux qui ont jeté un regard dans le chaudron bouillonnant du dictateur afin de comprendre la chaîne d'événements qui a conduit le pays de Goethe dans les ténèbres de la barbarie ! Vous êtes un peuple sobre, mais vous ne pouvez rester indifférents à l'accusation de l'Europe martyrisée. En tant que défenseurs loyaux des libertés de la démocratie, regardez en face le national-socialisme et la nation qui en était le porteur. Regardez partout et demandez en Europe qui étaient les SS. Demandez aux Norvégiens impassibles et aux Yougoslaves libérés. Peut-être verrez-vous encore dans leurs yeux les traces de l'horreur provoquée par la simple prononciation du nom de ces chevaliers de la mort et des membres des nations asservies. Des millions de martyrs et d'exécutés, de veuves et d'orphelins, des villages et des villes incendiés sont les monuments de leur œuvre. Et n'oubliez pas non plus d'examiner de près la vie de ces meilleurs fils de la nation allemande, porteurs du pur teutonisme, membres de la SS, ou de la Totenkopfverbände. Alors vous, qui ne connaissiez pas la Gestapo, vous verrez ce qui a maintenu la capacité de combat du soldat allemand. Un arsenal policier et une propagande héroïque mensongère ont tenté de créer une atmosphère de franchise et de sévérité spartiates dans le Troisième Reich, l'État censé être aussi solide que l'acier. Et au lieu de cette illusion, à laquelle la nation fanatisée criait « Heil », elle couvrait la corruption la plus sordide, la soif de pouvoir du capital, et la vie insouciant et les plaisirs des soldats noirs d'Adolf Hitler, le corps de défense du nazisme, les SS.

C'est dans les camps de concentration que nous avons découvert de près leur vie monstrueuse, depuis celle des primitifs les plus barbares jusqu'à celle des terribles dirigeants autour de Himmler. Ils étaient tous pareils sur un point : ils tuaient et volaient, du plus humble d'entre eux jusqu'au général ; ils tuaient les autres, mais se battaient aussi entre eux ; ils pillaient les autres, mais se volaient aussi entre eux. Une meute de loups hurlants, mordant furieusement dans la lutte pour le maintien de leur pouvoir bestial et par crainte d'avoir à se battre réellement au front.

Toute leur organisation « miraculeuse » était construite en fonction de leurs principes ; oui, elle reposait directement sur eux. Il ne leur suffisait pas de maltraiter des milliers de personnes derrière des barbelés. Ils ont découvert que cette main-d'œuvre bon marché pouvait être exploitée et pillée avant d'être envoyée aux crématoires. C'est ainsi que se sont développés, à l'intérieur et à l'extérieur des camps, des usines et des ateliers, des quartiers de villas et des casernes. Les quinze marks d'argent des prisonniers, provenant de l'argent qu'ils avaient apporté ou qui leur était envoyé chaque mois de chez eux, étaient aspirés par la cantine des prisonniers. Il s'agissait d'une entreprise qui ne relevait pas directement de l'administration du camp, mais d'une certaine association de la SS, qui réalisait des profits exorbitants. Ces gains devaient couvrir les déficits, les orgies d'ivrognes et le mode de vie luxueux des patrons d'autres cantines pour les hommes et les officiers de la SS. Cette société, depuis son siège à Dachau, administrait les cantines de la SS dans toute l'Europe. Elle vendait des biens volés ou achetait ce dont personne ne voulait, même dans une Allemagne affamée, pour le proposer aux prisonniers à des prix exorbitants. Je ne sais pas si vous, étudiants américains ou anglais, pouvez vous faire une idée de ce que représentait l'abominable tourte aux arêtes de poisson, appelée Westvallbeton, vendue à un prix exorbitant, et que nous mangions parce que nous avions faim. La cantine était une entreprise extrêmement prospère. Au printemps 1940, du pain fit son apparition à la cantine : on disait qu'il était cuit à partir de farine moisie envoyée par l'URSS à l'Allemagne. Quoi qu'il en soit, aucun pain ne nous avait jamais semblé aussi bon et il devint véritablement un cadeau du ciel, sauvant la vie de milliers de personnes amaigries à l'extrême après un hiver terrible. Au début, il y en avait suffisamment et il était plutôt bon marché, 1,5 kg pour 60 pfennigs. C'était naturellement un petit gain pour la cantine, une seule couronne par morceau. C'est pourquoi l'ingénieux homme d'affaires, le chef de la cantine SS-Oberscharf. Röfer, a introduit des ventes forcées. Avec le pain, on vendait de la salade de pommes de terre, un plat en papier contenant 10 décagrammes pour 2,40 marks.

C'était déjà une bonne affaire, et les prisonniers payaient pour survivre. Ce n'était qu'un exemple parmi tant d'autres de la longue liste des exactions commises à l'encontre des prisonniers. Même si nous étions des sous-humains à leurs yeux, ils nous prenaient avidement tout notre argent pour entretenir leurs femmes mal famées et le dépenser

dans les bars et en boissons. Leur théorie raciale, qui ne concernait que la vie et la propriété, n'avait ici aucune importance. Tous les SS volaient ; dans le camp, ils appelaient cela « organiser ». Bien sûr, en principe, cette « organisation » ne devait pas être jugée du même point de vue que celle des prisonniers qui volaient pour sauver leur vie et alléger leur sort difficile. Tout convenait aux membres de la SS, et leur magnanimité croissait en fonction de leur grade.

Alors que les petits blockführer se contentaient généralement de chaussures, d'un nouvel uniforme cousu pour les magasiniers dans les ateliers du camp, de petits objets d'art, ici et là même des dents en or des morts ou d'un poste de radio ; plus tard, lorsqu'ils se trouvèrent eux-mêmes dans le besoin, ils durent se contenter de cigarettes, de nourriture et de whisky provenant des cantines destinées aux hommes. Leurs chefs, au-dessus des petits larcins, étaient de puissants fraudeurs, imposteurs et criminels qui formaient leur propre ordre. Le phénomène culminant de la caste inférieure des voleurs se trouvait dans le camp de concentration de Sachsenhausen jusqu'en 1942, le deuxième commandant, SS-Obersturmf. Andres, appelé en général « Onkel Otto ». Marchant comme un vieillard, cet être prématurément vieilli parcourait tous les ateliers et tous les lieux où il y avait quelque chose à « organiser ». Et seul un œil averti pouvait percevoir sa main tremblante, d'une rapidité vertigineuse au moment où il glissait rapidement une bouteille de rhum ou une boîte de cigares de la meilleure qualité dans la poche profonde de son manteau de cuir.

Le deuxième groupe culmine avec la personne du commandant SS-Oberführer Loritz, un homme qui a fondé sa carrière sur le meurtre et le vol. Il a soutenu Hitler et Himmler lors de la liquidation de l'affaire Röhm et a lui-même participé à la fusillade. Il portait une bague, qui lui avait été offerte par le Führer en récompense de sa loyauté. Il avait ainsi posé les bases de son ascension vers le pouvoir absolu de commandant de Sachsenhausen. Il s'est rapidement mis en tête d'exploiter toutes les forces disponibles dans le camp pour son gigantesque entreprise. Une centaine de porcs, une écurie de chevaux de selle, des ateliers où l'on fabriquait des meubles, des tableaux, des statues et des objets d'art en métal, en bois et en cuir. Tout cela était au service de l'Oberführer Loritz. Une armée de prisonniers travaillait pour ce meurtrier et lui fournissait des plans pour ses villas, ses camps de tôle et ses bougeoirs. Il vendait ou offrait les autres objets à des personnes influentes afin

de renforcer son propre pouvoir. En outre, il possédait un château de chasse et un parc quelque part en Poméranie, où il se rendait pour se distraire en chassant lorsqu'il était surmené par ses meurtres. Son insolence atteignit son comble lorsqu'il fit construire par des prisonniers qu'il avait transportés à cet effet une villa luxueuse au-dessus du lac Wolfgang dans les Alpes, en utilisant des matériaux destinés à la construction de casernes et de bâtiments administratifs pour les SS, une villa dont la véranda vitrée permettait d'accéder directement au lac en bateau à moteur. Voilà à quoi ressemblaient les dirigeants de l'Allemagne qui, sous leurs uniformes éclatants, cachaient leurs crimes sombres. Des lâches, courageux avec les désarmés, qui se protégeaient jalousement les uns les autres et complotaient afin de se maintenir au sein de la clique au pouvoir. Et qui étaient ceux qui s'étaient emparés du pouvoir afin de disposer librement de vies humaines ? Aucun SS ne se vantait de son emploi civil ni de ce qu'il avait fait avant 1933. Une fois, lorsque leurs rapports de travail sont tombés par hasard entre nos mains, nous avons vu l'étendue de la tragédie d'une nation autrefois cultivée. Des bouchers, des barbiers et des maçons non qualifiés, mais surtout des chômeurs, qui vivaient depuis des années de l'aide sociale ; des gens qui avaient fui le travail, dont on peut dire, malgré la grande vague de chômage qui a balayé l'Allemagne avant le début de l'armement, qu'ils n'ont jamais voulu travailler. Parmi les membres de la SS dont nous avons lu les noms, un seul avait avant 1933 un emploi régulier qui correspondait au type de travail que lui confiait la nouvelle Allemagne : il était désormais lager führer et sacristain dans la vie civile. « Non, Hein, je ne veux plus jamais travailler aussi durement de mes mains que lorsque j'étais ouvrier ; maintenant, nous sommes riches et nous gagnerons la guerre parce que nous devons la gagner, sinon que restera-t-il de nous ? » C'est ainsi que deux subalternes de la SS, lorsqu'ils étaient de bonne humeur, discutaient de la situation sur le front oriental. Ils avaient une peur panique du travail. C'est donc pour cela que les héros du front intérieur se battaient.

Kuneš Sonntág

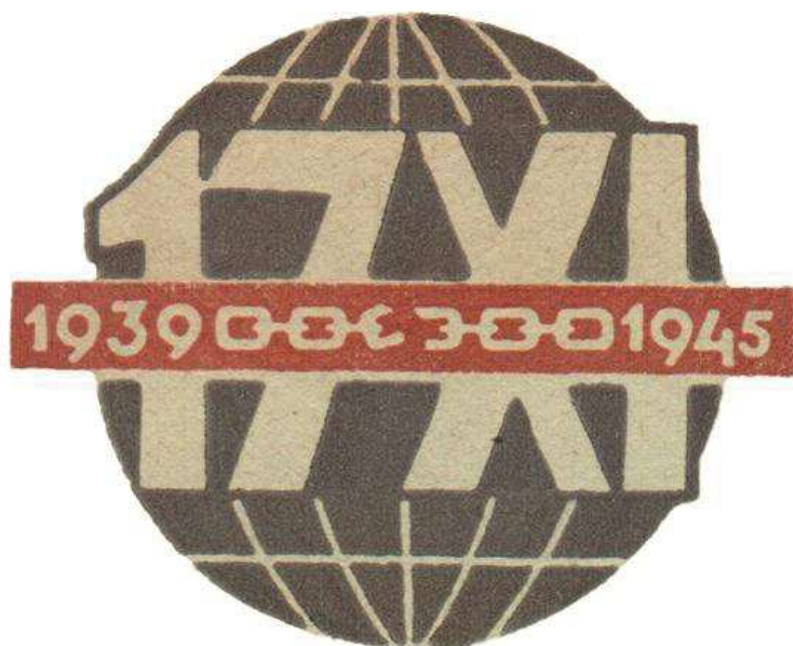
SOMMAIRE

MESSAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE	2
L'UNIVERSITÉ CHARLES ET LA SCIENCE TCHÈQUE EN RÉVOLTE	4
LES ÉTUDIANTS SUR LES BARRICADES	18
LES SLOVAQUES ET LES UNIVERSITÉS TCHÈQUES	22
LE 17 NOVEMBRE AUX ÉTATS-UNIS	25
MESSAGE BRITANNIQUE MESSAGE AMÉRICAIN	30
MESSAGE DE LA FRANCE	33
LES ÉTUDIANTS SOVIÉTIQUES DANS LA LUTTE NATIONALE	35
LE 17 NOVEMBRE ET L'UNIVERSITÉ DE BELGRADE	37
LA RÉACTION DU MONDE AU 17 NOVEMBRE	40
MANIFESTATIONS D'OCTOBRE ET DE NOVEMBRE	46
LE 17 NOVEMBRE ET LES ÉTUDIANTS SLOVAQUES	56
LES HÉROS DU FRONT INTÉRIEUR	59

LE 17 NOVEMBRE ALMANACH SUR LA RÉSISTANCE DES
ÉTUDIANTS TCHÉCOSLOVAQUES ENTRE 1939 ET 1945

Édité par František Buriánek, RudoIf Mertlík, Jan Pilař et Josef
Strnadel. Conception de la couverture par František Muzika.

Publié par l'Union centrale des étudiants tchécoslovaques à
Prague. Imprimé par Orbis, Prague, novembre 1945



LE 17 NOVEMBRE : ALMANACH SUR LA RÉSISTANCE DES ÉTUDIANTS

TCHÉCOSLOVAQUES ENTRE 1939 ET 1945

Brochure en anglais de la commémoration le 17 novembre 1945 à Prague. Don de Tom Madden au Germe et à la Cité des mémoires étudiantes. Traduction française et reproduction par le Germe à l'occasion du 80^e anniversaire du congrès mondial des étudiants de Prague.

Paris, le 17 novembre 2025

